

CR

VOYAGE

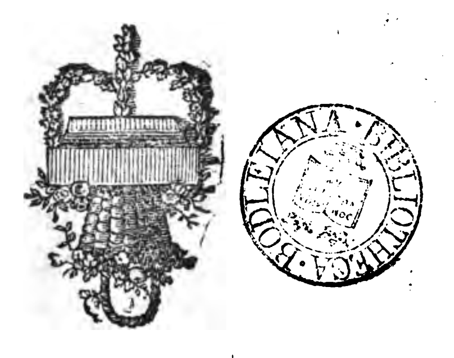
DE Mr. LE CHEVALIER

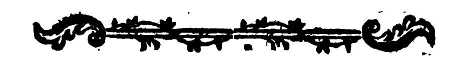
DE

CHASTELLUX

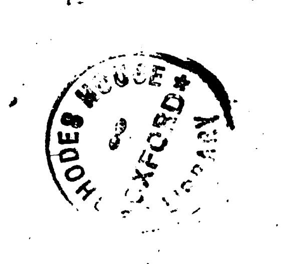
EN

AMÉRIQUE.





1785.





VOYAGE
de Mr. le Chevalier de Chastellux en Amérique.

L'Auteur explique comment on procede aux nouvelles cultures, qu'on appelle improvements *ou* news setlements, *(améliorations ou nouveaux établissemens.)*

Tandisque je méditois sur le grand travail de la Nature, qui emploie 50 mille ans à rendre la terre habitable, un nouveau spectacle, bien propre à contraster avec l'objet de mes contemplations, fixa mes regards & excita ma curiosité: c'étoit l'ouvrage d'un seul homme, qui dans l'espace d'une année avoit abatu plusieurs arpens de bois, & s'étoit construit une maison au milieu d'un terrain assez vaste, qu'il avoit

déja défriché. Je voyois pour la premiere fois ce que j'ai vu cent fois depuis. En effet, quelques montagnes que j'aie gravies, quelques forêts que j'aie traversées, quelques chemins détournés que j'aie suivis, je n'ai jamais fait trois milles sans trouver un nouvel établissement, ou commençant à se former, ou déja en valeur. Voici comment on procede à ces nouvelles cultures, qu'on appelle *improvements* ou *news setlements*, (améliorations ou nouveaux établissemens.) Tout homme qui a pu se procurer un fond de 6 ou 700 livres de notre monnoie, & qui se sent la volonté de travailler, peut aller dans les bois & y acheter une portion de terre, communément de 150 à 200 acres, qui ne lui revient guere qu'à un dollard ou 100 sous l'acre, & dont il ne paye qu'une petite partie en argent comptant. Là il conduit une vache à lait, quelques cochons, ou

feulement une truie pleine, & deux chevaux médiocres, qui ne lui coûtent pas plus de quatre louis chacun. A ces précautions il joint celle d'avoir quelques provisions en farine & en cidre. Muni de ce premier capital, il commence par abatre tous les petits arbres, & quelques fortes branches des plus gros; il s'en fert pour faire les *fences* ou barrieres du premier champ qu'il veut défricher; enfuite il attaque hardiment ces chênes ou ces pins immenfes, qu'on prendroit pour les anciens Seigneurs du terrain qu'il vient ufurper; il les dépouille de leur écorce, ou les cerne tout autour avec la hache. Ces arbres bleffés mortellement, fe voient au printemps fuivant privés de leurs honneurs; leurs féuilles ne pouffent plus, leurs branches tombent, & bientôt leur tige n'eft plus qu'un fquélete hideux. Cette tige femble encore braver les efforts

du nouveau Colon; mais pour peu qu'elle offre quelques crevasses, quelques fentes, on l'entoure de feu, & la flamme consume ce que le fer n'a pu détruire. Mais il suffit que les petits arbres soient abatus, & que les grands aient perdu leur *séve*. Lorsque cet objet est rempli, le terrain est éclairci, *cleared*; l'air & le soleil commencent à entrer en commerce avec cette terre, toute formée de végétaux détruits, cette terre féconde qui ne demande qu'à produire; l'herbe croît avec rapidité. Dès la premiere année les bestiaux ont dequoi vivre; on les laisse se multiplier, où même on en achete de nouveaux, & on les emploie à labourer une portion de terrain, dans laquelle on seme du grain, qui rend vingt & trente pour un. L'année d'après, nouveaux abatis, nouvelles *fences*, nouveaux progrès: enfin au bout de deux ans le Colon a de quoi vivre, & même de quoi

envoyer des denrées au marché; & au bout de quatre ou cinq ans il achéve de payer son terrain, & se trouve un cultivateur aisé. Alors l'habitation, qui n'étoit d'abord qu'une grande hutte formée par un quarré de troncs d'arbres, qu'on avoit placés les uns sur les autres, & dont les intervalles avoient été remplis avec de la terre paitrie dans l'eau, se change en une jolie maison de bois, où l'on se ménage des appartemens plus commodes, & certainement plus propres que ceux de la plupart de nos petites villes. C'est l'ouvrage d'un mois ou de trois semaines. La premiere habitation a été celui de deux fois vingt-quatre heures. On me demandera peut-être comment un seul homme ou un seul ménage peut se loger si promptement? Je répondrai qu'en Amérique un homme n'est jamais seu, jamais un être isolé. Les voisins,

car on en trouve par-tout, se font une partie de plaisir d'aider le nouveau venu: une piece de cidre bue en commun & gaiment, ou bien un gallon de rum, font la seule récompense dont ces services soient payés. Tels sont les moyens par lesquels l'Amérique septentrionale, qui n'étoit il y a cent ans qu'une vaste forêt, s'est peuplée de trois millions d'habitans; & tel est le bénéfice immense assuré à l'agriculture, que malgré la guerre, non-seulement elle se soutient par-tout où elle a déja été établie, mais qu'elle s'étend encore dans les lieux qui paroissent les moins propres à seconder ses efforts. Il y a quatre ans qu'on auroit fait dix milles dans les bois que j'ai traversés, sans voir une seule habitation.

L'Auteur donne la description des baraques que se construisant les Américains, tant pour leurs magasins, leurs ateliers, que pour tenir les soldats à couvert. Suit encore sa description du fort Westpoint, qu'il nomme le palladium *de la liberté Américaine.*

Le 21. à neuf heures du matin, le Quartier-maître de Fish-kill, qui étoit venu la veille au soir avec toute l'honnêteté possible m'offrir ses services, & placer deux sentinelles à ma porte, honneur que je refusai malgré toutes ses instances, se rendit chez moi, & après avoir pris du thé selon l'usage, il me conduisit aux baraques; où je vis les casernes, les magasins & les ateliers des différens ouvriers attachés au service de l'armée. Ces baraques sont de véritables maisons de bois bien construites, bien couvertes, ayant des greniers & même des caves; de sorte qu'on en prendroit une très-fausse idée, si on en

jugeoit par celles qu'on voit dans nos armées, lorſque nous faiſons baraquer les troupes. Les Américains en font quelquefois de plus approchantes des nôtres, mais ſeulement pour mettre les ſoldats à couvert, lorſqu'ils ſont plus à portée de l'ennemi. Ils donnent à celles-ci le nom de huttes, *hutts*, & ils ſont très-adroits à conſtruire les unes & les autres. Il ne leur faut que trois jours pour conſtruire les premieres, à compter du moment qu'ils commencent à abatre les arbres; les autres ſont achevées en vingt-quatre heures. Elles conſiſtent dans des petites murailles faites avec des pierres entaſſées, dont les intervalles ſont remplis avec de la terre paitrie dans l'eau, ou ſimplement avec de la boue; quelques planches forment le toit: mais ce qui les rend très-chaudes, c'eſt que la cheminée en occupe le côté extérieur, & qu'on n'y

entre que par une petite porte latérale, pratiquée à côté de cette cheminée. L'armée a passé des hivers entiers sous de pareilles huttes, sans souffrir & sans avoir de maladie. Quant aux baraques, ou plutôt quant à la petite ville militaire de Fish-kill, on y a si bien pourvu à tout ce que le service & la discipline de l'armée pourroient exiger, qu'on y à construit une prévôté & une prison qui sont entourées de palissades. Il n'y a qu'une porte pour entrer dans l'enceinte de la prévôté, & devant cette porte on a placé un corps de garde. A travers les barreaux, dont les fenêtres de la prison sont armées, je distinguai quelques prisonniers portant l'uniforme Anglois; c'étoit une trentaine de soldats ou *Torys* enrégimentés. Ces misérables avoient suivi les Sauvages dans l'incursion que ceux-ci venoient de faire par le lac Ontario & la riviere Mohawks.

Ils avoient brûlé plus de deux cens maisons, tué les chevaux & les vaches, & détruit plus de cent mille boisseaux de bled. La potence devoit être le prix de ces exploits ; mais les ennemis ayant fait aussi quelques prisoniers, on craignoit les représailles, & on se contentoit de garder ces brigands dans une dure & étroite prison. Après avoir passé quelque temps à visiter ces différens établissemens, je montai à cheval, & conduit par un guide de l'État, que le Quartier-maître m'avoit donné, je m'enfonçai dans les bois, & je suivis la route de Westpoint, où je voulois arriver pour diner. A quatre ou cinq milles de Fish-Kill, je vis quelques arbres abatus & un éclairci dans le bois : m'étant approché davantage, je reconnus que c'étoit un camp, ou plutôt des huttes habitées par quelques centaines de soldats invalides. Ces invalides étoient

tous en très-bonne santé; mais il faut savoir que dans les armées Américaines, on appelle invalides tous les soldats qui ne sont pas en état de faire leur service : or ceux-ci avoient été renvoyés sur les derrieres, parce que leurs habits étoient véritablement invalides. Ces honnêtes gens, car je ne dirai pas ces malheureux, (ils savent trop bien souffrir, & souffrent pour une cause trop noble) n'étoient vraiment pas couverts, pas même de guenilles; mais leur maintien assuré, leurs armes en bon état, sembloient couvrir leur nudité, & ne laisser voir que leur courage & leur patience. Ce fut près de ce camp que je rencontrai le major *Liman*, aide de camp du Général *Heath*, que j'avois connu particuliérement à Newport, & M. de Villefranche, Officier François, servant à Westpoint en qualité d'Ingénieur. Le Général *Heath* avoit été instruit

de mon arrivée par un exprès que le Quartier-maître de Fish-Kill lui avoit dépêché à mon insu, & il avoit envoyé ces deux Officiers au-devant de moi. Je continuai de marcher dans les bois & dans un chemin resserré de deux côtés par des montagnes très-escarpées, qui paroissent arrangées tout exprès pour l'habitation des ours, & où en effet ils font de fréquentes promenades pendant l'hiver. On profite d'un endroit où les montagnes s'abaissent un peu, pour tourner vers l'ouest & s'approcher de la riviere, mais on ne la voit point encore. Je descendois lentement ces montagnes, lorsque tout-à-coup au tournant d'un chemin, mes yeux furent frappés du plus magnifique tableau que j'aie vu de ma vie; c'est celui que présente la riviere du nord, coulant dans un encaissement profond formé par les montagnes, à travers lesquelles elle a ja-

dis forcé son passage. Le fort de West-point & les bateries formidables dont il est défendu, fixent l'attention sur la rive de l'ouest; mais si l'on éleve ses regards, on voit de tous côtés des sommets élevés, tout hérissés de redoutes & de bateries. Je sautai à bas de mon cheval, & je fus long-temps à regarder avec ma lunette d'approche, le seul moyen qu'on puisse employer pour connoître l'ensemble des fortifications dont ce poste important est entouré. Deux sommets élevés, sur chacun desquels on à construit une grande redoute, protegent la rive de l'est. Ces deux ouvrages n'ont pas d'autres noms que ceux de redoutes du nord & de redoutes du midi; mais depuis le fort de West-point proprement dit, qui est au bord de la riviere, jusqu'au haut de la montagne, au pied de laquelle il a été construit, on compte six forts différens, tous en

amphithéatre & protégés les uns par les autres. On me contraignit de quitter cette place, où j'aurois volontiers passé la journée entiere, & je n'eus pas fait un mille, que je vis pourquoi on m'avoit pressé d'arriver ; en effet, j'apperçus un corps d'infanterie, fort de deux mille cinq cens hommes à-peu-près, qui étoit en bataille sur le bord de la riviere. Il venoit de la passer pour se porter ensuite sur *King's-Bridge*, & couvrir un grand fourage, qu'on se proposoit de faire vers les plaines blanches, & jusqu'aux portes de New-York. Le Général Stark, celui qui batit les Anglois à *Bennington*, commandoit ces troupes, & le Général Heath étoit à leur tête. Il vouloit me les faire voir avant qu'elles se missent en marche. Je passai devant les rangs, salué de l'esponton par tous les Officiers, & les tambours batant au champ, honneur qu'on rend

rend en Amérique aux Majors Généraux, dont le grade est le premier dans les armées, quoiqu'il ne corresponde qu'à celui de Maréchal de camp. Les troupes étoient mal habillées, mais elles avoient bonne apparence : quant aux Officiers, ils ne laissoient rien à desirer tant pour leur contenance que pour leur maniere de marcher & de commander. Après que j'eus passé sur le front de la ligne, elle se rompit, défila devant moi & continua sa route. Le Général Heath me conduisit au rivage où sa barque l'attendoit pour me passer de l'autre côté. C'est alors qu'une nouvelle scene s'ouvrit à mes regards, non moins sublime que la premiere. Nous descendions le visage tourné vers le nord ; de ce côté-là on voit une île couverte de rochers, qui semble fermer le canal de la riviere, mais bientôt à travers l'espece d'embrasure que son lit a formé en sépa-

rant des montagnes immenses, on s'apperçoit qu'elle vient obliquement du côté de l'ouest, & qu'elle a tourné tout-à-coup autour de Westpoint, pour s'ouvrir un passage & se hâter de rejoindre la mer, sans faire désormais le plus petit détour. Les regards en se portant vers le nord au-delà de *Constitution-Island* (c'est l'île dont je viens de parler) retrouvent encore la riviere, distinguent *New-Windsor* sur sa rive gauche, puis s'arrêtent sur différens amphithéâtres formés par les Appalaches, dont les derniers sommets qui terminent la scene, sont éloignés de plus de dix lieues. Nous nous embarquames dans la barque, & nous traversames la riviere qui a près d'un mille de largeur. A mesure que nous approchions du rivage opposé, le fort de Westpoint qui, vu de la rive de l'est, paroissoit humblement situé au pied des montagnes, s'élevoit à nos yeux &

sembloit lui-même le sommet d'un rocher escarpé : ce rocher n'étoit cependant que le bord de la riviere. Quand je n'aurois pas remarqué que les fentes qui le partageoient en différentes places, n'étoient que des embrasures de canons & des bateries formidables, j'en aurois été averti par treize coups de canon de 24, tirés successivement. C'étoit un salut militaire, dont le Général Heath vouloit bien m'honorer au nom des treize États. Jamais honneur n'a été plus imposant ni plus majestueux. Chaque coup de canon, après un long intervalle, étoit renvoyé par la rive opposée avec un bruit presqu'égal à celui de la décharge même. Si l'on se rappelle qu'il y a deux ans que Westpoint étoit un désert presqu'inaccessible, que ce désert a été couvert de forteresses & d'artillerie par un peuple qui, six ans auparavant, n'avoit jamais vu de

canons ; si l'on réfléchit que le sort des treize États a dépendu de ce poste important, & qu'un marchand de chevaux transformé en Général, ou plutôt devenu un héros, toujours intrépide, toujours vainqueur, mais achetant toujours la victoire au prix de son sang ; que cet homme extraordinaire, à la fois l'honneur & l'opprobre de sa patrie, a vendu & pensé livrer aux Anglois le *palladium* de la liberté Américaine ; si l'on rapproche enfin les unes des autres tant de merveilles, dans l'ordre physique & dans l'ordre moral, on croira aisément que ma pensée dut être exercée & que je ne m'ennuyai pas en chemin.

Description de la redoute de Werplank's-point. L'auteur parle de la trahison d'Arnold, & de l'endroit où son complot fut formé avec le Major André.

Le Général Heath, que ses affaires avoient retenu à *Westpoint*, me donna le Major Liman pour m'accompagner jusqu'à *Werplank's-point:* nous n'y arrivames qu'à midi & demi, après avoir toujours voyagé dans le sein des montagnes immenses qui couvrent ce pays, & ne laissent d'autre intervalle entr'elles que le lit de la riviere. La plus haute de ces montagnes s'appelle *Antony's-nose* le nez d'Antoine; elle s'avance dans la riviere & l'oblige de détourner un peu son cours. Avant d'arriver à ce point, on voit à la droite les ruines du fort Clinton. Ce fort, qui tenoit son nom du Gouverneur de l'Etat de New-York, fut attaqué & pris en 1777, par le Général Clinton, lorf-

qu'il remonta vers Albany pour essayer de donner la main à Bourgoygne. C'étoit alors la principale défense de la riviere ; on l'avoit construit sur un rocher, au pied d'une montagne qu'on croyoit inaccessible, & il étoit encore défendu par une petite *Creek* qui se jette dans la grande riviere. Sir Harry Clinton gravit sur le sommet de la montagne, portant lui-même le drapeau Britannique qu'il tint toujours élevé, tandis que ses troupes descendoient l'escarpement, passoient la *Creek* & enlevoient le poste. La garnison composée de 700 hommes, fut prise presque toute entiere. Depuis que la défaite de Bourgoyne & l'alliance avec la France ont changé la face des affaires en Amérique, le Général Washington n'a pas jugé à propos de rétablir le fort Clinton; il a préféré de placer sa communication & de concentrer ses forces à *West-*

point, parce que dans cet endroit, l'*Hudson* fait un détour qui empêche les vaisseaux de le remonter vent arriere ou avec la marée, & que l'île de Constitution, qui se trouve précisément à ce détour dans la direction du nord & sud, est parfaitement située pour protéger la chaine qui ferme le passage aux vaisseaux de guerre.

Cependant les Anglois avoient conservé un poste très-important à King's-Ferry. Ils y étoient suffisament fortifiés; de sorte qu'à l'aide de leurs vaisseaux, ils se trouvoient maîtres du cours de la riviere dans l'espace de plus de cinquante milles, & repoussaient ainsi vers le nord la communication très-importante des Jerseys & du Conecticut. Tel étoit l'état des choses, lorsqu'au mois de Juin 1779, le Général Waine, qui commandoit dans le *Clove* un corps de 1500 hommes, forma le projet

de ſurprendre le fort de *Stoney-Point.* Ce fort conſiſtoit dans un retranchement entouré d'abattis qui couronoient un rocher eſcarpé, & dont le réduit formoit une bonne redoute bien fraiſée. Le Général Waine marcha la nuit ſur trois colonnes : la principale étoit commandée par M. de Fleury qui, ſans tirer un coup de fuſil, força les abattis & les retranchemens, & entra avec les fuyards dans la redoute. L'attaque fut ſi vive de la part des Américains, & l'épouvante fut telle de la part des Anglois, que M. de Fleury, qui étoit entré le premier, ſe trouva en un inſtant chargé d'onze épées qu'on lui avoit remiſes en demandant quartier. On doit ajouter à l'honneur de nos alliés, que de ce moment-là il n'y eut plus une goutte de ſang répandu. Les Américains une fois maîtres de l'une des rives de la riviere, ne tarderent pas à s'aſſurer la poſſeſſion de

l'autre. M. de Gouvion construisit à *Werplank's-Point* une redoute où nous abordames ; & où nos chevaux, par un hasard très-heureux, se trouverent arrivés en même temps que nous. Cette redoute est d'une forme particuliere, qui n'est guere usitée qu'en Amérique. Le fossé est en dedans du parapet ; ce parapet est escarpé des deux côtés, & fraisé à la hauteur du cordon ; on a pratiqué au-dessous des logemens pour les soldats. Le milieu de l'ouvrage & un réduit construit en bois est en forme de tour quarrée ; il est crénelé par-tout & commande le rempart. Un abattis formé de têtes d'arbres enlacées environne le tout & tient lieu de chemin couvert. On voit aisément qu'un pareil ouvrage ne peut être insulté, & qu'il faut absolument du canon pour le prendre. Or comme celui-ci est adossé à des montagnes, dont les Américains sont toujours

les maîtres, il est presqu'impossible que les Anglois en fassent le siege. Une *Creek* qui se jette dans la riviere d'Hudson & coule au sud de cette redoute, en rend la position encore plus avantageuse. Le Colonel *Livingston*, qui commande à *Kings-Ferry*, s'y est établi de préférence à *Stoney-Point*, parce qu'il s'y trouve plus à portée des plaines blanches, où les Anglois font de temps en temps des incursions. C'est un jeune homme aimable & instruit; avant la guerre il s'étoit marié en Canada, où il a acquis l'usage de la langue Françoise. En 1775, il fut un des premiers à prendre les armes; il combattit sous les ordres de Mongomery, & s'empara du fort Chambly, tandis que le premier assiégeoit Saint-Jean. Il nous reçut dans sa petite citadelle avec beaucoup de grace & de politesse; mais pour en sortir avec les honneurs de la guerre, les loix Américai-

nes exigeoient que nous fissions un déjeûner ; c'étoit le second de la journée : il consista encore en *Beef-Stakes*, accompagné de thé au lait & de quelques bowls de grog ; car la cave du Commandant n'étoit pas mieux fournie que la garderobe des soldats ; ceux-ci avoient été envoyés dans cette garnison comme étant les plus mal vêtus de l'Armée Américaine ; ainsi on peut se faire une idée de leur habillement.

Vers deux heures après midi nous passâmes de l'autre côté de la riviere, & nous nous arrêtames pour examiner les fortifications de *Stoney-Point*. Les Américains les ayant trouvé trop étendues, les ont resserrées, & les ont reduites à une redoute a peu près pareille à celle de Werplank, mais pas tout-à-fait si bonne. Là je pris congé de M. *Livingston* :

il me donna un guide pour me rendre à l'armée, & je me mis en chemin, précédé par M. M. de Noailles, de Damas & de Mauduit, qui voulurent joindre M. de la Fayette dès le soir même, quoiqu'il leur restât encore trente milles à faire & de très-mauvais chemins à passer. Cette impatience convenoit à merveille à leur âge; mais les nouvelles que j'avois rassemblées, m'ayant prouvé que l'armée ne pouvoit se mettre en mouvement que le lendemain, je me décidai à m'arrêter en chemin, content de profiter du peu de jour qui me restoit pour faire encore dix ou douze milles. En m'éloignant de la riviere, je me retournois souvent pour jouir encore du magnifique spectacle qu'elle offre en cet endroit, où elle élargit tellement son lit, qu'en regardant du côté du sud on croit voir un lac immense, tandis que celui du nord n'of-

ſre que l'aſpect d'un fleuve majeſtueux. On me fit remarquer une eſpece de promontoire, d'où le Colonel Livingſton penſa prendre avec une ſeule piece de canon la frégate le *Vautour*, qui avoit conduit *André*, & qui attendoit *Arnold*. Cette frégate s'étant trop approchée du rivage, échoua à marée baſſe; le Colonel en avertit Arnold, & lui demanda deux pieces de gros canon, aſſurant qu'il les placeroit de façon à la couler bas: Arnold éluda la propoſition ſous de vains prétextes; de ſorte, que le Colonel ne put conduire qu'une ſeule piece de 4, qui étoit alors dans la redoute de *Verplank*. Cette piece prolongeoit le vaiſſeau de l'avant à l'arriere, & lui faiſoit tant de dommage, que s'il ne s'étoit pas relevé avec le flot, il auroit été obligé d'amener. Le lendemain le Colonel Livingſton ſe trouvant ſur le rivage, vit paſſer

Arnold dans fa barque, comme il defcendoit la riviere pour gagner la frégate. Il affuré qu'il en conçut un tel foupçon, que s'il avoit eu à portée de lui fes bateaux de garde, il auroit été fur le champ le joindre & lui demander où il alloit. Il est vraifemblable que cette queftion l'auroit jetté dans l'embaras, & qu'alors le Colonel Livingfton fe fût confirmé dans fes foupçons & l'eût arrêté.

Arnold & fa trahifon occupoient encore ma penfée, lorfque mon chemin me conduifit à cette fameufe maifon de *Smith* où il eut fon entrevue avec André, & où il forma fon affreux complot. C'eft dans cette maifon qu'ils pafferent la nuit enfemble, & qu'André changea de vêtement: c'eft là que la liberté de l'Amérique fut marchandée & vendue; & c'eft là que le hafard, qui décide toujours des plus grands intérêts, déconcerta cet horrible

projet, & que satisfait d'immoler l'imprudent André, il ne prévint le crime qu'en sauvant le criminel. En effet, André repassoit tranquillement la riviere pour se rendre à New-York par les plaines blanches, si les coups de canon tirés sur la frégate, ne lui avoient fait craindre de rencontrer les troupes Américaines. Il crut, à la faveur de son déguisement, trouver plus de sûreté sur la rive droite; à quelques milles de là il fut arrêté, à quelques milles plus loin il trouva la potence.

Smith, plus que soupçonné, mais non convaincu d'avoir eu part à ce complot, est encore dans les prisons, où la loi le défend contre la justice. Mais sa maison paroit avoir éprouvé le seul châtiment dont elle soit susceptible; elle est punie par la solitude : en effet elle est tellement abandonnée, qu'il n'y est pas même resté un seul gardien, quoiqu'il y ait une gros-

se ferme qui en dépende. Je poursuivis mon chemin, mais sans y pouvoir donner assez d'attention pour en conserver la mémoire. Je me souviens seulement qu'il étoit aussi ténébreux que mes pensées : il me conduisit dans une vallée profonde, toute couverte de cyprès ; un torrent y couloit à travers des rochers ; je le traversai & bientôt après la nuit survint. Il me fallut faire encore quelques milles pour parvenir à une auberge, où je fus passablement logé. Cette auberge est située dans le *Haverstraw* ; elle appartient à un autre *Smith*, mais qui n'a rien de commun avec le premier : il m'assura qu'il étoit bon Whig, & comme il me donna un assez bon souper, je le crus aisément.

Des-

Description de la grande cataracte, connue sous le nom de Totohaw-Fall.

Je poursuivois mon chemin, causant avec M. Mac-Henry, lorsqu'un bruit considérable que j'entendis, m'avertit que je n'étois pas loin de la grande cataracte, connue sous le nom de *Totohaw-Fall*. J'étois partagé entre l'impatience de voir cette curiosité, & celle de me trouver auprès du Général Washington; mais M. Mac-Henry m'ayant dit que je n'aurois pas à me détourner de deux cens pas pour voir la cataracte, je voulus profiter du beau jour qui luisoit encore, & effectivement je n'eus pas fait cent pas hors du chemin, que j'eus l'étonnant spectacle d'une grande riviere qui se précipite de soixante-dix pieds de haut, & s'engouffre ensuite dans le creux d'un rocher qui semble l'engloutir, mais d'où elle s'échape en tournant

tout court à droite, comme si elle s'enfuyoit par une porte dérobée. Il me paroit impossible de donner une idée de cette chûte d'eau autrement que par un dessin figuré. Essayons cependant de commencer le tableau, & laissons à l'imagination le soin de l'achever : c'est la rivale de la nature, c'est quelquefois aussi son amie & son interprete. Qu'on se figure donc une riviere qui coule entre des montagnes couvertes de sapins, dont le verd foncé contraste avec la couleur de ses eaux, & en rend le cours plus majestueux ; qu'on se représente ensuite un immense rocher qui lui fermeroit tout passage, si par quelque tremblement de terre, où toute autre révovolution souterraine, il n'avoit pas été ouvert en plusieurs endroits de sa cime à sa base, formant ainsi de longues crevasses parfaitement verticales. L'une de ces crevasses dont on ne connoît pas la profon-

deur, peut avoir vingt-cinq ou trente pieds d'ouverture. C'eſt dans cette eſpece de cuve que la riviere, ayant franchi une partie du rocher, ſe précipite avec fracas; mais comme ce rocher traverſe tout ſon lit, elle ne peut ſortir que par celle des deux extrêmités qui lui offre une iſſue. Là ſe préſente un autre obſtacle; un nouveau rocher s'oppoſe à ſa fuite, & elle eſt obligée de former un angle droit pour tourner tout court ſur la gauche. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'eſt qu'après ſon épouvantable chûte, elle n'écume, ne bouillonne, ni ne tournoie, mais ſort tranquillement par le chemin qui lui eſt ouvert, & gagne en ſilence une vallée profonde, d'où elle pourſuit ſa route vers la mer. Ce calme parfait, après un mouvement ſi rapide, ne peut être expliqué que par l'énorme profondeur de l'antre où elle s'engloutit, & par le frote-

ment extrême qu'elle éprouve dans un efpace auffi ferré. Je n'ai point effayé le rocher à l'eau forte ; mais comme on ne trouve point de pierre calcaire dans ce pays, je le crois de roche dure & de la nature du quartz : mais il offre une particularité digne d'attention, c'eft que toute fa furface eft guillochée, c'eft-à-dire creufée par petits carreaux comme les anciennes boîtes de Maubois. Etoit-il dans un état de fufion lorfqu'il a été foulevé du fein de la terre & qu'il a bouché le paffage de la riviere ? Ces fentes verticales, ces gerçures à la furface, font-elles un effet du refroidiffement ? c'eft ce que je laiffe aux favans à examiner. Je dirai feulement qu'il n'offre rien de volcanique, & que dans tout ce pays-là on ne voit nulle trace de volcan, du moins de ceux qui font poftérieurs aux dernieres époques de la nature.

Portrait & caractère du Général Washington.

Ce seroit ici le lieu convenable pour placer le portrait du Général Washington ; mais qu'est-ce que mon propre témoignage pourroit ajouter à l'idée qu'on a de lui ? L'Amérique septentrionale, depuis Boston jusqu'à Charles-Town, est un grand livre où chaque page offre son éloge. Je sais qu'ayant eu l'occasion de le voir de près & de l'observer, on peut attendre de moi quelques détails plus particuliers ; mais ce qui caractérise le mieux cet homme respectable, c'est l'accord parfait qui regne entre les qualités physiques & morales qui composent son individu. Une seule peut faire juger des autres. Si on vous présente des médailles de César, de Trajan ou d'Alexandre, vous pouvez en voyant les traits de leur visage, demander encore quelle étoit leur taille &

la forme de leur corps ; mais si vous découvrez parmi des ruines la tête ou quelque membre d'un *Apollon* antique, ne vous inquiétez pas des autres parties, & soyez sûr que tout le reste est d'un Dieu. Que cette comparaison ne soit pas attribuée à l'enthousiasme, je ne veux rien exagérer ; je veux exprimer seulement l'impression que le Général Washington m'a laissée ; cette idée d'un ensemble parfait, qui ne peut être produite par l'enthousiasme, qui le repousseroit plutôt, puisque le propre de la proportion est de diminuer l'idée de la grandeur. Brave sans témérité, laborieux sans ambition, généreux sans prodigalité, noble sans orgueil, vertueux sans sévérité, il semble toujours s'être arrêté en deçà de cette limite, où les vertus, en se revêtant de couleurs plus vives, mais plus changeantes & plus douteuses, peuvent être prises

pour des défauts. Voici la septieme année qu'il commande l'armée & qu'il obéit au Congrès ; c'est en dire assez ; sur-tout en Amérique, où l'on sait tous les éloges que ce simple exposé renferme. Qu'on répete que Condé fut hardi, Turenne prudent, Eugene adroit, Catinat désintéressé, ce ne sera pas ainsi qu'on caractérisera Washington. On dira : *à la fin d'une longue guerre civile il n'eut rien à se reprocher*. Si quelque chose peut être encore plus merveilleux qu'un pareil caractere, c'est l'unanimité des suffrages en sa faveur ; guerrier, magistrat, peuple, tous l'aiment & l'admirent ; tous ne parlent de lui qu'avec tendresse & vénération. Existe-t-il donc une vertu capable d'enchaîner l'injustice des hommes ; ou la gloire & le bonheur sont-ils encore trop récemment établis en Amérique, pour que l'envie ait daigné passer les mers ?

Je n'ai point exclu les formes extérieures, en parlant de cet ensemble parfait dont le Général Washington offre l'idée. Sa taille est noble & élevée, bien prise & exactement proportionnée; sa physionomie douce & agréable, mais telle qu'on ne parlera en particulier d'aucun de ses traits, & qu'en le quittant il restera seulement le souvenir d'une belle figure. Il n'a l'air ni grave ni familier; on voit quelquefois sur son front l'impression de la pensée, mais jamais celle de l'inquiétude; en inspirant le respect il inspire la confiance, & son sourire est toujours celui de la bienveillance.

C'est sur-tout au milieu des Officiers Généraux de son armée qu'il est intéressant de le voir. Général dans une république, il n'a pas le faste imposant d'un Maréchal de France qui donne *l'ordre;* héros dans une république, il excite une autre sorte

de respect, qui semble naître de cette seule idée, que le salut de chaque individu est attaché à sa personne. Au reste, je dois dire dans cette occasion, que les Officiers-Généraux de l'armée Américaine ont un maintien très-militaire & très-décent; que même tous les Officiers que leurs fonctions mettent en évidence, joignent beaucoup de politesse à beaucoup de capacité; enfin, que le quartier général de cette armée n'offre l'image ni de l'inexpérience ni du besoin. Quand on voit le bataillon des gardes du Général campé dans l'enceinte de sa maison, neuf chariots destinés à porter ses équipages rangés dans sa cour, un grand nombre de palefreniers gardant de très-beaux chevaux appartenans aux Officiers généraux & à leurs Aides de camp; lorsqu'on observe l'ordre parfait qui regne dans cette enceinte, où les gardes sont exactement posés, & où

les tambours batent un réveil & une retraite particuliere ; on est tenté d'appliquer aux Américains ce que Pyrrhus disoit des Romains : *en vérité ces gens-là n'ont rien de barbare dans leur discipline.*

Conversation entre l'Auteur & M. Samuel Adams, sur la constitution des Etats-unis de l'Amérique.

Maintenant je me hâte de retourner à Philadelphie, où je n'eus à mon arrivée que le temps de m'habiller, pour aller dîner avec le Chev. de la Luzerne, & mes compagnons de voyage, chez M. Huntington, Président du Congrès. Madame Huntington, grosse femme d'assez bonne mine, déja d'un certain âge, fit les honneurs du dîner, c'est-à-dire qu'elle servit tout le monde, & ne parla à personne. Je ne restai pas long-temps après

le dîner, parce que j'avois un petit rendez-vous en bonne fortune, auquel je ne voulois pas manquer. On trouvera sans doute, qu'il vient fort à propos pour jeter quelque variété dans ce journal; mais je dois avouer que ce rendez-vous étoit avec M. Samuel Adams. Nous nous étions promis à notre derniere entrevue de prendre une soirée pour causer tranquillement tête-à-tête, & celle-ci avoit été choisie. Notre entretien commença par un article dont il auroit pu s'épargner la discussion; c'est la justice de la cause qu'il soutient. Je crois fermement que le Parlement d'Angleterre n'avoit aucun droit de taxer l'Amérique sans son consentement; mais je crois encore plus que lorsqu'un peuple entier dit: *je veux être libre*, il est difficile de lui démontrer qu'il a tort. Quoiqu'il en soit, M. Adams me prouva d'une maniere très-satisfaisante que la non-

velle Angleterre, qui comprend les états de Maſſachuſſet, New-Hampshire, Connecticut & Rhode-Island, n'avoit été peuplée dans aucune vue de commerce & d'agrandiſſement, mais ſeulement par des particuliers qui fuyoient la perſécution, & cherchoient au bout du monde un aſyle où il leur fût libre de vivre ſelon leurs opinions; que c'étoit de leur propre mouvement que ces nouveaux colons s'étoient mis ſous la protection de l'Angleterre; que les rapports mutuels qui naiſſoient de cette connexion, avoient été imprimés dans les chartes, & que jamais le droit d'impoſer où d'exiger un revenu quelconque n'y avoit été compris.

De cet objet nous paſſames à un autre plus intéreſſant, c'eſt la forme de gouvernement qu'il convenoit de donner à chaque Etat; car ce n'eſt qu'en faveur de l'avenir qu'il faut s'occuper du paſſé. La

révolution est faite, & la république commence; celle-ci est un enfant qui vient de naître, il s'agit de le nourrir & de l'élever. Je témoignai à M. Adams quelqu'inquiétude sur les bases qu'on avoit prises en formant les nouvelles constitutions, particuliérement celle de Massachusset. Chaque citoyen, lui dis-je, chaque homme qui paye les impositions, a droit de voter dans l'élection des représentans, lesquels forment le corps législatif, & ce qu'on peut appeler *le Souverain*. C'est très-bien pour le moment présent, parce que tout citoyen est à peu près également aisé, ou peut le devenir en peu de temps; mais les succès du commerce, & même ceux de l'agriculture introduiront parmi vous les richesses, & les richesses ameneront l'inégalité des fortunes & des propriétés. Or, par-tout où cette inégalité existera, la véritable force sera tou-

jours du côté de la propriété ; de sorte que si l'influence dans le gouvernement n'est pas mesurée sur cette propriété, il y aura toujours une contradiction, un combat entre la forme du gouvernement & sa tendance naturelle ; le droit sera d'un côté & la force de l'autre : alors la balance ne pourra plus exister qu'entre ces deux points également dangereux, l'aristocratie & l'anarchie. D'ailleurs la valeur idéale des hommes n'est jamais que comparative ; un particulier sans biens est un citoyen mal aisé, quand l'Etat est pauvre ; placez un riche auprès de lui, il devient un manant. Que deviendra donc un jour le droit d'élection dans cette classe de citoyens ? la source des troubles civils ; ou celle de la corruption, peut-être même toutes les deux à la fois. Voici à peu près la réponse de M. Adams. Je sens très-bien la force de vos objections ; nous

ne sommes pas ce que nous devons être; ainsi nous devons travailler plutôt pour l'avenir que pour le moment actuel. Je fais bâtir une maison de campagne, & j'ai des enfans en bas âge, sans doute je dois disposer leurs logemens pour le temps où ils seront grands & où ils se marieront. Mais nous n'avons pas négligé cette précaution. Premiérement, je dois vous dire que notre nouvelle constitution a été proposée & acceptée de la maniere la plus légale dont il y ait eu d'exemple depuis Lycurgue. Un comité choisi parmi les membres du corps législatif, alors existans, & qu'on pouvoit regarder comme un gouvernement provisionel, fut nommé pour travailler à la confection des nouvelles loix. Dès qu'il eut rédigé son plan, on demanda à chaque comté ou district de nommer un comité pour examiner ce plan. Il leur étoit recommandé de le renvoyer

au bout d'un certain temps avec leurs observations. Ces observations ayant été discutées par le premier comité, & les changemens jugés nécessaires ayant été faits, on renvoya le projet à chaque comité particulier. Lorsqu'ils l'eurent tous approuvé, ils reçurent ordre de le communiquer au peuple *at large*, c'est-à-dire en général, & de lui demander son suffrage. Si les deux tiers des votans l'approuvoient, il devoit avoir force de loi, & être regardé comme l'ouvrage du peuple même. On compta jusqu'à vingt-deux mille suffrages, parmi lesquels une beaucoup plus grande proportion que les deux tiers fut en faveur de la nouvelle constitution. Or voici sur quels principes elle a été établie. Un Etat n'est libre que lorsque chaque citoyen n'est obligé par aucune loi quelconque, à moins qu'il ne l'ait approuvée, ou par lui-même, ou par ses représentans; mais pour

pour repréſenter un autre homme, il faut avoir été élu par lui; donc tout citoyen doit avoir part aux élections. D'un autre côté, ce ſeroit inutilement que le peuple auroit le droit d'élire ſes repréſentans, s'il étoit aſtreint à ne les choiſir que dans une claſſe particuliere. Il a donc fallu ne pas exiger une trop grande propriété, pour acquérir le droit d'être *repréſentant du peuple*. Ainſi la chambre des repréſentans, qui forme le corps législatif & le véritable *Souverain*, eſt le peuple même repréſenté par ſes délégués. Juſqu'ici le gouvernement eſt purement démocratique; mais c'eſt la volonté du peuple permanente & éclairée qui doit faire loi, & non les paſſions, les ſaillies, auxquelles il n'eſt que trop ſujet. Il eſt néceſſaire de modérer ſes premiers mouvemens, de le forcer à l'examen ou à la réflexion. C'eſt l'emploi important qui a été confié au

gouverneur & à son conseil, lesquels représentent parmi nous le pouvoir négatif, qui existe en Angleterre dans la chambre haute & dans la couronne même; à cette différence seulement, que dans notre nouvelle constitution, le gouverneur & le conseil peuvent bien suspendre la publication d'une loi & en demander un nouvel examen; mais si ces formes sont remplies, si après ce nouvel examen le peuple persiste dans sa résolution, & qu'alors il n'y ait plus une simple majorité de suffrages, mais les deux tiers en faveur de la loi, le gouverneur & le conseil sont obligés de lui donner leur sanction. Ainsi ce pouvoir modere l'autorité du peuple sans la détruire; & l'organisation de notre république est telle, qu'elle empêche les ressorts de se briser par un mouvement trop vif, sans jamais arrêter tout-à-fait ce mouvement. Or, c'est ici que nous avons

rendu à la propriété tous ses privileges. Il faut avoir un fonds de terre assez considérable., pour élire un membre du conseil; il faut en avoir un encore plus considérable pour être élu. Ainsi, la démocratie est pure & entiere dans l'assemblée qui représente le *Souverain;* & l'aristocratie, ou si l'on veut l'optimatie, ne se trouvent que dans le pouvoir modérateur, où elle est d'autant plus nécessaire, qu'on ne veille jamais mieux sur l'état, que lorsqu'on a des grands intérêts liés à sa destinée. Quant au pouvoir de commander les armées, il ne doit résider ni dans un grand nombre, ni même dans un petit nombre d'hommes: le gouverneur seul peut donc employer les forces de terre & de mer suivant le besoin; mais les forces de terre consisteront uniquement dans la milice; & comme elle est le peuple même, elle ne peut agir contre le peuple.

Telle fut l'idée que M. Adams me

le modele que comme l'échantillon de la secte des Quakers. Occupé uniquement du bien des hommes, sa charité & sa générosité lui attirerent une grande considération dans des temps plus heureux, où les vertus seules suffisoient pour illustrer un citoyen. Maintenant le bruit des armes empêche d'entendre les soupirs de la charité, & l'amour de la patrie a prévalu sur celui de l'humanité. Cependant Benezet exerce toujours sa bienfaisance; il venoit demander des éclaircissemens sur les nouvelles méthodes inventées en France pour rapeler les noyés à la vie: je lui promis non-seulement de les lui envoyer de Newport, mais de lui faire parvenir une boîte pareille à celle que notre gouvernement a fait distribuer dans les ports de mer. La confiance s'étant établie entre nous, nous vînmes à parler des malheurs de la guerre, & il me dit: „ mon

„ ami, je ſais que tu es homme de lettres
„ & membre de l'Académie Françoiſe : les
„ gens de lettres ont écrit beaucoup de bon-
„ nes choſes depuis quelque temps ; ils
„ ont attaqué les erreurs & les préjugés,
„ l'intolérance ſur-tout ; eſt-ce qu'ils ne
„ travailleront pas à dégoûter les hommes
„ de la guerre, & à les faire vivre entr'eux
„ comme des freres ou des amis ? „ Tu ne te trompes pas, mon ami, lui répondis-je, lorſque tu fondes quelqu'eſpérance ſur les progrès des lumieres & de la philoſophie. Pluſieurs mains actives travaillent au grand édifice du bonheur public; mais inutilement s'occupera-t-on d'en achever quelques parties, tant qu'il manquera par la baſe; & cette baſe, tu l'as dit, eſt la paix générale. Quant à l'intolérance & la perſécution, il eſt vrai que ces deux ennemies du genre humain ne ſont pas encore liées par des chaînes aſſez fortes;

mais je te dirai un mot à l'oreille dont tu ne saisiras peut-être pas toute la force, quoique tu saches très-bien le François : *elles ne sont plus à la mode*; je les croirois même prêtes à être anéanties, sans quelques petites circonstances dont tu n'es pas instruit ; c'est qu'on emprisonne quelquefois ceux qui les attaquent, & qu'on donne des abbayes de cent mille livres de rente à ceux qui les favorisent. Cent mille livres de rente ; reprit Benezet, il y a là de quoi bâtir des hôpitaux & établir des manufactures : c'est sans doute l'usage qu'ils font de leurs richesses. Non, ami, lui répondis-je, la persécution a besoin d'être soudoyée ; cependant il faut avouer qu'ils la payent assez mal, & que les plus magnifiques des persécuteurs se contentent de donner mille ou douze cens livres de pension à quelques poëtes satyriques, ou à quelques journalistes ennemis des lettres,

dont les ouvrages se lisent beaucoup & se vendent très peu. Mon ami, me dit le Quaker, c'est une étrange chose que la persécution; j'ai peine encore à croire ce qui m'est arrivé à moi-même. Mon pere étoit François, & je suis né dans ton pays. Il y a maintenant soixante ans qu'il fut obligé de chercher un asyle en Angleterre, emmenant avec lui ses enfans, le seul trésor qu'il ait pu sauver dans son malheur. La justice, ou ce que l'on appelle ainsi dans ta patrie, le fit pendre en effigie, parce qu'il expliquoit l'évangile différemment que tes prêtres. Mon pere ne fut guere plus content de ceux de l'Angleterre : il voulut s'éloigner de toute hiérarchie, & vint s'établir dans ce pays-ci, où j'ai mené une vie heureuse jusqu'à ce que la guerre se soit allumée. Il y a longtemps que j'ai oublié toutes les persécutions que ma famille a éprouvées. J'aime

ta nation, parce qu'elle est douce & sensible; & pour toi, mon ami, je sais que tu sers l'humanité autant qu'il est en ton pouvoir. Quand tu seras en Europe, engage tes confreres à te seconder, & en attendant, permets que je mette sous ta protection nos freres de Rhode-Island. Alors il me recommanda en détail les Quakers qui habitent cet état, & qui ne laissent pas d'être en assez grand nombre; puis il prit congé de moi, en me demandant la permission de m'envoyer quelques pamphlets de sa façon, la plupart faisant l'apologie de sa secte. Je l'assurai que je les lirois avec grand plaisir, & il ne manqua pas de me les envoyer le lendemain matin.

De quelque secte que soit un homme brûlant de zele & d'amour pour l'humanité, c'est, il n'en faut pas douter, un être respectable; mais j'avouerai qu'il est

difficile de faire réfléchir sur la secte en général l'estime qu'on ne peut refuser à quelques individus. La loi que plusieurs d'entr'eux observent, de ne dire, ni *vous*, ni *monsieur*, est loin de leur donner un ton de simplicité & de candeur. Je ne sais si c'est pour compenser cette espece de rusticité, qu'ils ont souvent un ton miéleux & patelin, qui est tout-à-fait Jésuitique. Leur conduite ne dément pas non plus cette ressemblance. Couvrant du manteau de la religion leur indifférence pour le bien public, ils épargnent le sang, il est vrai, sur-tout le leur, mais ils excroquent l'argent des deux partis, & cela sans aucune pudeur & sans aucun ménagement. C'est une opinion reçue dans le commerce, qu'il faut se défier d'eux, & cette opinion est fondée. Elle le sera encore davantage par

la suite. En effet, rien ne peut être pis que l'enthousiasme dans sa décadence ; car que peut-on lui substituer, si ce n'est l'hipocrisie ? Ce monstre si connu en Europe, ne trouve que trop d'accès dans toutes les religions ; mais il n'en avoit pas dans une assemblée de jeunes femmes, qui étoient invitées comme moi à prendre du thé chez Madame Cunningham. Elles étoient bien mises, paroissoient avoir envie de plaire, & il faut croire que leur sentiment secret ne démentoit pas leur extérieur. La maitresse de la maison est aimable, & parle avec grace & intérêt. En tout cette assemblée me retraçoit assez bien celles de Genève & de Hollande, où l'on trouve de la gaité sans indécence, & de l'envie de plaire sans coquéterie.

Le dimanche 10, j'avois résolu de faire un cours de cultes & d'églises. Malheureusement les différentes sectes, qui ne s'ac-

cordent ſur aucun autre point, ont pris la même heure pour aſſembler les fideles; ainſi je ne pus voir dans la matinée que l'aſſemblée des Quakers, & dans l'après-midi que celle des Anglicans. La ſalle où les Quakers ſe réuniſſent eſt quarrée; il y a de tous les côtés & paralellement aux quatre murs, des bancs & *des prie-Dieu*, de ſorte qu'on eſt placé les uns vis-à-vis des autres, ſans autel ni chaire, qui fixent l'attention. Lorſqu'on s'aſſemble, quelque ancien fait une priere in-promptu, & telle qu'elle lui vient dans l'eſprit; puis on garde le ſilence, juſqu'à ce qu'un homme ou une femme ſoit inſpirée & ſe leve pour parler. Il faut croire les voyageurs ſur leur parole, quelqu'extraordinaires que ſoient leurs récits. Comme l'Arioſte, je raconterai des prodiges: *Dirò meraviglia*; mais il eſt ſûr que j'arrivai dans le moment où une femme venoit de ſe taire.

Un homme la remplaça, & parla fort bêtement sur la grace intérieure, l'illumination qui vient de l'esprit, & tous les autres dogmes de sa secte, qu'il rabâcha beaucoup & se garda bien d'expliquer: enfin son discours finit au grand contentement des freres & des sœurs qui avoient tous l'air distrait & ennuyé. Après un demi quart d'heure de silence, un vieillard se mit à genoux, & nous débita une fort plate priere, après laquelle il congédia l'auditoire.

En sortant de cette triste & agreste assemblée, le *service* des Anglicans me parut une espece d'*opéra*, tant pour la musique que pour les décorations. Une belle chaire placée devant un bel orgue; un beau ministre dans cette chaire, lisant, parlant, chantant avec une grace toute théatrale; des jeunes femmes répondant mélodieusement du parterre & des loges, car les

deux tribunes latérales sont des especes de loges ; un chant doux & agréable, alterné par de très-bonnes sonates jouées sur l'orgue : tout cela comparé aux Quakers, aux Anabaptistes, aux Presbytériens, &c. me paroissoit plutôt un petit paradis que le chemin du paradis. Cependant si l'on considere tant de sectes différentes, ou séveres, ou frivoles, mais toutes impérieuses, toutes exclusives, on croit voir les hommes lire dans le grand livre de la nature, comme *Montauciel* dans sa leçon : on a écrit, *vous êtes un blanc-bec*, & il lit toujours *trompette blessée*. Sur un milion de chances, il n'en existe pas une pour qu'il devine une ligne d'écriture sans savoir épeler ses lettres : toutefois s'il vient à implorer votre secours, gardez-vous de l'accorder ; il vaut mieux le laisser dans l'erreur que de se couper la gorge avec lui.

Assemblée ou bal. -- L'ordre qui y est établi. -- Propos plaisans ; d'un manager , *ou maître de cérémonies de ces assemblées ou bals , à une demoiselle qui dans une contre-danse avoit oublié son tour pour figurer.*

Apres cela, concluez du particulier au général, jugez des peuples par quelqu'échantillon, & établissez des principes sans exception.

L'assemblée ou le bal de souscription, dont je dois rendre compte, vient ici tout à propos. A Philadelphie, comme à Londres, à Bath, à Spa, &c. il y a des especes de redoutes où la jeunesse danse, & où ceux à qui cet amusement ne convient pas, jouent à différens jeux de cartes. Mais à Philadelphie les jeux de commerce sont les seuls permis. Un *manager*, ou maître de cérémonies, préside à ces amusemens méthodiques : il présente aux danseurs & aux danseuses des billets pliés qui por-

portent chacun un numéro; ainſi c'eſt le ſort qui décide du partner ou de la partner qu'on aura & qu'il faudra garder le reſte de la ſoirée. Toutes les danſes ſont prévues & arrangées d'avance; & on appele les danſeurs chacun à ſon tour. Ces danſes ont comme les *toaſts* que l'on boit à table, des raports marqués avec la politique. L'une s'appele *le ſuccès de la campagne*, l'autre *la défaite de Burgoyne*, une troiſieme *la retraite de Clinton*. *Les managers* ſont ordinairement choiſis parmi les officiers les plus diſtingués de l'armée; maintenant cette place importante eſt confiée au colonel Wilkinſon, qui eſt auſſi clothier, c'eſt-a-dire chargé de l'habillement des troupes. Le colonel Mitchel, petit-homme, gros & court, âgé de cinquante ans, grand connoiſſeur en chevaux, & qui avoit derniérement l'entrepriſe des voitures, tant pour l'armée

Américaine que pour l'armée Françoise, étoit ci-devant *manager*; mais quand je l'ai vu, il venoit de sortir de magistrature, & dansoit comme un simple citoyen. On prétend qu'il exerçoit son emploi avec beaucoup de sévérité, & on raconte qu'une demoiselle qui figuroit dans une contre-danse, ayant oublié son tour parce qu'elle causoit avec une de ses amies, il s'approcha d'elle & lui dit tout haut : *allons donc, Mademoiselle, prenez garde à ce que vous faites; est-ce que vous croyez être là pour votre plaisir?*

L'auteur séjourne à Rhynbeek, *vante l'auberge appellée Thoma'sfun : sa conversation avec M. Thomas son hôte, sur la maniere d'avoir ses chevaux du Canada. Extrême fécondité des environs de Rhynbeek. Opinion de M. Thomas que rien ne seroit plus facile & plus utile que la conquête du Canada.*

A peine est-on sorti de Strasbourg, qu'on entre dans le Town-ship de *Rhynbeek*. Il est inutile de faire remarquer que tous ces noms décelent une origine Allemande. A Rhynbeek, personne ne sortit de sa maison pour m'inviter à diner; mais la neige mêlée de grêle étoit si froide, & j'étois tellement fatigué de soutenir mon cheval sur le verglas, que je me serois toujours arrêté dans cet endroit, quand même je n'y aurois pas été invité par la belle apparence de l'auberge appellée *Thoma'sfun*. Il n'étoit cependant que deux heures & demie; mais voyant que

j'avois déja fait vingt-trois milles, que la maison étoit bonne, le feu bien allumé, l'hôte un grand homme de bonne mine, chasseur, maquignon, & disposé à causer, je me décidai, selon l'expression angloise, *à dépenser* là tout le reste de la journée. Voici tout ce que j'ai tiré de plus intéressant de ma conversation avec M. Thomas. En temps de paix, il faisoit un grand commerce de chevaux qu'il achetoit en Canada, & qu'il envoyoit a New-York pour les faire passer aux Indes occidentales. Il est presque incroyable avec quelle facilité on fait ce commerce en hiver. Il m'a assuré qu'une fois il n'avoit mis que quinze jours pour aller à Montréal, & en ramener soixante-quinze chevaux qu'il y avoit achetés. C'est qu'on va toujours tout droit, traversant sur la glace le lac George, & sur la neige, le désert qui est entre ce lac & Montreal.

Les chevaux du Canada marchent aisément dix-huit ou vingt heures par jour, & deux ou trois hommes montés suffisent pour en chasser une centaine devant eux. „C'est moi, ajouta M. Thomas, qui ai „fait, ou plutôt qui ai rétabli la fortune de „ce coquin d'Arnold. Il avoit mal con„duit ses affaires dans le petit commerce „qu'il faisoit à New-Haven; je lui per„suadai d'acheter des chevaux en Canada, „& de les aller vendre lui-même à la Ja„maïque. Cette seule spéculation a suffi „pour payer ses dettes & le remettre à „flot„. Après avoir parlé commerce, nous parlâmes agriculture: il me dit qu'aux environs de Rhynbeek la terre étoit d'une extrême fécondité, & que pour un boisseau de bled qu'il semoit, il en recueilloit trente & quarante. Le bled est si abondant, qu'on ne se donne pas la peine de le séyer, & qu'on le fauche

comme le foin. Quelques chiens de belle race qui alloient & venoient, réveillerent ma passion pour la chasse. Je demandai à M. Thomas quel usage il en faisoit; il me dit qu'il s'en servoit seulement pour chasser le renard; que les chevreuils, les cerfs & les ours étoient assez communs dans le pays, mais qu'on ne les tuoit guere qu'en hiver, soit en suivant leurs traces sur la neige, soit en traquant les bois. Toute conversation Américaine doit finir par la politique. Celle de M. Thomas étoit un peu équivoque: il étoit trop riche, & il se plaignoit trop des fournitures de farine qu'il faisoit à l'armée, pour me paroître bon Whigh. Cependant il se donnoit pour tel: mais j'observai qu'il étoit très-attaché à une opinion que j'ai trouvé répandue dans tout l'état de New-Yorck; c'est qu'il n'est point d'expédi-

tion plus utile & plus facile que la conquête du Canada. On ne peut pas se figurer l'ardeur qu'ont encore tous les habitans du nord pour recommencer cette entreprise. La raison en est, que leur pays est si fécond & si heureusement placé pour le commerce, qu'ils sont sûrs de devenir très-riches dès qu'ils n'auront plus rien à craindre des Sauvages: or les Sauvages ne sont redoutables que parce qu'ils sont soutenus & animés par les Anglois.

Description de la cataracte de Cohos-Fall *& de ses environs.*

Toutes nos mesures étant bien prises, nous nous retirâmes chacun chez nous, c'est-à-dire le Vicomte de Noailles & ses deux compagnons dans une auberge, tenue par un François, nommé *Louis*, & moi dans celle d'un Américain, appellé *Bennissens*. A la pointe du jour, le thé se trouva prêt, & toute la caravane rassemblée chez moi. Mais il tomboit une neige fondue qui ne nous préparoit pas une promenade agréable. Nous espérâmes que ce seroit un vrai dégel, & nous nous mîmes en chemin. Cependant la neige s'épaississoit de plus en plus, & la terre en étoit déja couverte à 6 pouces de hauteur, lorsque nous arrivâmes au confluent de la riviere des *Mohawks* & de celle d'Hudson. Là on a le choix de deux

chemins différens qui conduisent à Saratoga. L'un vous oblige à traverser la riviere d'Hudson, pour en suivre quelque temps la rive gauche, & la repasser encore une fois près de *Half-moon*; l'autre vous fait remonter la riviere des Mohawks jusqu'au-dessus de la *cataracte;* alors on passe cette riviere, & on traverse les bois pour se rendre à *Stillwater*. Quand je n'aurois pas trouvé de la difficulté à passer la riviere du nord, qui charioit des glaçons, j'aurois préféré de prendre l'autre chemin, pour voir la cascade de *Cohos*, qui est une des merveilles de l'Amérique. Avant de m'éloigner de la riviere d'Hudson, je remarquai une île, partageant son lit, qui offre une position très-avantageuse pour établir des bateries & en défendre la navigation. Les deux Majors à qui je fis part de cette observation, me dirent qu'on avoit négligé ce point de défense, parce

qu'il y en avoit un meilleur un peu au dessus à l'extrêmité d'une des trois branches, dans lesquelles la riviere des Mohawks se divise en se jetant dans l'Hudson. Ils ajouterent qu'on s'étoit même contenté de reconnoître cette derniere position, celle qu'on avoit commencé à fortifier encore plus haut, étant suffisante pour arrêter l'ennemi. Ainsi plus on examine le pays, plus on se persuade que l'entreprise de Bourgoyne étoit extravagante, & devoit échouer tôt ou tard, indépendament des combats qui en ont décidé.

Le confluent des deux riviéres est à six milles au nord d'Albany ; lorsque nous en eûmes fait deux vers l'ouest, en cheminant dans les bois, nous commençâmes à entendre un bruit sourd, qui augmenta toujours, jusqu'au moment où nous apperçûmes *Cohos-Fall.* Cette cataracte a pour

étendue la largeur de la riviere, c'est-à-dire près de deux cens toises. C'est une vaste nappe d'eau, dont la hauteur est de 76 pieds Anglois. Dans cet endroit, la riviere est resserrée entre deux escarpemens formés par la pente des montagnes. Ces escarpemens sont couverts d'une terre aussi noire que la mine de fer, & sur laquelle il ne croit que des sapins & des cyprès. Le cours de la riviere est droit avant & après la chûte, & les rochers qui forment cette cascade sont à peu près de niveau, mais leur figure irréguliere tourmente l'eau tandis qu'elle se précipite, & forme plusieurs accidens bizâres & pittoresques. Ce tableau étoit rendu plus terrible encore par la neige qui couvroit les sapins, & dont l'éclat donnoit une couleur noire à l'eau qui couloit tranquillement, & une couleur jaune à celle qui se précipitoit avec fracas.

Après avoir raſſaſié nos yeux de ce ſpectacle impoſant, nous marchâmes encore un mille pour gagner le ferry, où nous eſpérions paſſer la riviere; mais en y arrivant nous trouvâmes que le bateau étoit tellement engagé dans la glace & dans la neige, qu'il n'y avoit pas moyen de s'en ſervir. On nous aſſura qu'on avoit paſſé le matin même à un ferry qui eſt à deux milles plus haut; nous y allâmes tout de ſuite, réſolus de pourſuivre notre chemin, quoique la neige eût encore redoublé, & que le froid & l'humidité nous euſſent déja à moitié tranſis. Les bateliers de ce nouveau ferry nous firent bien quelques objections ſur le mauvais temps, & ſur le peu de capacité de leurs bateaux, qui ne leur permettoit pas de paſſer plus de trois chevaux à la fois; mais cette difficulté ne nous arrêta pas, & il fut convenu ſeulement qu'on feroit pluſieurs vo-

yages. On essaya d'abord de passer mon valet de chambre avec trois chevaux ; j'attendois au coin du feu que mon tour arrivât, lorsqu'on vint me dire que le bateau regagnoit le rivage, non sans peine, & que le courant avoit pensé l'entraîner vers la cataracte. Il fallut se soumettre à notre destinée, qui ne vouloit pas encore nous permettre de remplir l'objet de notre voyage.

Description d'un village Indien près Shenectady & de la ville d'Albany — voyage de l'Auteur d'Albany à Saratoga — méthode pour retirer les chevaux qui s'enfoncent dans les glaces. —

Le village Indien, où M. Glen me conduisit, n'est autre chose que l'assemblage de quelques misérables huttes construites dans les bois, le long du chemin d'Albany. M. Glen me fit entrer dans celle d'un

ſauvage *du ſaut ſaint Louis*, qui avoit habité long-temps à Montréal & parloit bien François. Ces huttes ſont ſemblables aux baraques que nous faiſons à la guerre, ou à celles qu'on conſtruit dans les vignes & dans les vergers, lorſque les fruits ſont mûrs, & qu'on eſt obligé de les garder pendant la nuit. Deux perches & une traverſe font toute la charpente; un faſcinage en forme la couverture, mais cette couverture eſt bien doublée en dedans avec quantité d'écorces d'arbre. L'aire intérieur eſt un peu au deſſous du niveau du terrain: on entre par une petite porte latérale; au milieu de la hutte eſt le foyer, dont la fumée s'échape par une ouverture qu'on laiſſe dans le toit. Des deux côtés du feu on a élevé deux eſpeces d'eſtrades, qui occupent la longueur de la baraque & qui ſervent de lit; elles ſont recouvertes de peaux de bêtes & de quelques écorces.

Il y avoit dans cette hutte, outre le sauvage qui parloit François, une *Squah* (c'est le nom qu'on donne aux sauvagesses) qu'il avoit épousée en secondes nôces, & qui élevoit un enfant de son premier mari; deux vieillards composoient le reste de cette famille, qui avoit l'air triste & pauvre. La *Squah* étoit hideuse, comme elles le sont toutes, & son mari presque stupide: ainsi les charmes de cette société ne me firent pas oublier que la journée s'avançoit & qu'il falloit partir. Tout ce que j'appris, tant du Colonel, que des Indiens, c'est que l'Etat leur donne des rations de viande & quelquefois de farine; qu'ils possedent aussi quelques terres où ils sement du maïs, & qu'ils vont à la chasse pour avoir des peaux qu'ils troquent contre du rum. On les envoie quelquefois à la guerre, & on se loue assez de leur bravoure & de leur fidélité. Quoi

qu'ils ſoient ſoumis aux Américains, ils ont leurs chefs auxquels on s'adreſſe pour faire juſtice, lorſqu'un Indien a commis quelque crime. M. Glen m'a dit qu'ils ſe ſoumettoient aux punitions qu'on leur infligeoit, mais qu'ils ne pouvoient comprendre qu'on dût les punir de mort, même pour homicide. Leur nombre eſt à préſent de 350; il va toujours en diminuant, ainſi que celui des peuples appelés les *cinq nations*. Je ne crois pas que ces cinq nations ſoient en état de mettre quatre mille hommes ſous les armes. Les Sauvages ne ſeroient donc pas fort à craindre par eux-mêmes, s'ils n'étoient pas ſoutenus par les Anglois & les Torys Américains. Comme avant-garde, ils ſont redoutables; comme armée, ils ne ſont rien. Mais leur cruauté paroît augmenter à meſure que leurs forces diminuent: elle eſt telle, qu'il eſt impoſſible que

que les Américains consentent plus long-temps à les avoir pour voisins, & qu'une conséquence nécessaire de la paix, si elle est favorable au Congrès, sera leur totale destruction, ou du moins leur exclusion de tout le pays qui est en deçà des lacs. Ceux qui sont attachés aux Américains, & qui vivent en quelque sorte sous leurs loix, tels que les Mohawks des environs de Skeneetady, & une partie de la nation des Oneidas, finiront par se civiliser & se confondre avec eux. C'est ce que doit souhaiter tout homme sensible & raisonnable, qui préférant les intérêts de l'humanité à ceux de sa propre célébrité, dédaignera cet artifice si souvent employé, & toujours avec tant de succès, de préconiser l'ignorance & la pauvreté, afin de se faire louer dans les palais & dans les académies.

J'eus le temps de faire ces réflexions &

bien d'autres encore, tandis que je parcourois à la seule clarté de la neige ces bois majestueux, où le silence regne pendant la nuit, & n'est guere troublé pendant le jour. Je n'arrivai qu'à près de huit heures chez le Vicomte de Noailles, où le souper, le thé & la conversation me retinrent jusqu'à minuit. Cependant rien n'étoit décidé pour notre voyage, & les nouvelles que nous avions des rivieres n'étoient pas encore satisfaisantes. Le lendemain matin je reçus une lettre du Général Schuyler : il me mandoit qu'il avoit envoyé chez moi la veille au soir, qu'on lui avoit dit que j'étois allé à Skeneetady & de là à Saratoga; mais qu'il étoit bien aise que je fusse revenu à Albany, parce que se trouvant mieux de sa goute, il comptoit m'accompagner le lendemain. Il me prioit de venir passer la soirée chez lui, pour décider de notre marche & de

notre départ. Je répondis à cette lettre en acceptant toutes ses propositions, & j'employai une partie de la matinée à me promener dans Albany, non sans prendre beaucoup de précautions, car les rues étoient toutes couvertes de glace. J'allai d'abord voir le parc d'artillerie, ou plutôt les trophées des Américains ; en effet il n'y a d'autre artillerie dans cet endroit que huit beaux mortiers & vingt chariots de munition, qui faisoient partie de l'artillerie de Bourgoyne. J'entrai dans une grande baraque où l'on travailloit à faire des fusils pour l'armée. Les canons de ces fusils, ainsi que les baïonnetes, sont forgés à quelques milles d'Albany ; on les polit & on les acheve dans cet atelier. Je demandai à quel prix ils revenoient ; je fus étonné d'apprendre qu'ils coûtoient de quatre à cinq piastres, c'est presque le double de ce que coûtent les nôtres. Les

armuriers font engagés ; on leur donne, outre leur ration, des salaires qui feroient considérables, s'ils étoient bien payés. De là je montai à une autre grande baraque située à mi-côte vers l'ouest de la ville, qui sert d'hôpital militaire. Les malades sont servis par des femmes ; chacun d'eux a un lit pour lui seul : en général ils m'ont paru bien soignés & proprement tenus. L'heure du dîner vint & rassembla chez moi tous ceux qui devoient m'accompagner à Saratoga. Après dîner nous allâmes chez le Général Schuyler prendre des arrangemens, en conséquence desquels nous partîmes le lendemain au lever du soleil, distribués dans cinq traîneaux différens. Le Général Schuyler me menoit dans le sien. Nous passâmes la riviere des Mohawks sur la glace, à un mille au dessus de la cataracte. C'étoit presque un coup d'essai ; il réussit à tous

les traîneaux, excepté à celui du Major Poppam, dont les deux chevaux briserent la glace & s'enfoncerent tout-à-coup. Cet événement paroîtra bien funeste aux Européens, mais qu'ils ne s'effrayent pas des suites qu'il dut avoir. C'est un accident très-commun, & auquel on peut remédier de deux façons; l'une en tirant les chevaux sur la glace à force de bras, & s'il est possible à l'aide d'un levier, ou d'une planche dont on se sert pour les soulever; l'autre en les étranglant avec leur licol ou avec les guides: dès qu'ils perdent la respiration & le mouvement, ils viennent à fleur d'eau; alors on leur leve les pieds de devant & on les hoele sur la glace; ensuite on leur lache le lien peu à peu, on les saigne, & un demi quart d'heure après on les atele. Comme nous étions beaucoup de monde, on employa le premier moyen, qui est le plus sûr pour

les chevaux ; en cinq minutes on les eut retirés de la riviere. Tout cela peut se comprendre aisément ; mais on demandera ce que devient le traîneau, & comment on ose approcher du goufre que les chevaux, ont ouvert. Je répondrai que ces animaux ayant un poids plus considérable que celui du traîneau, & qui ne porte que sur quatre petites bases, brisent la glace sous leurs pieds, sans que jamais le traîneau s'enfonce ; parce que le traîneau est léger par lui-même, & que son poids est supporté par de longues pieces de bois qui lui servent de brancard. Les hommes ne sont pas moins en sûreté, la glace étant toujours plus épaisse qu'il ne faut pour les porter. Quant aux chevaux, ils se soutiennent aisément à la surface de l'eau, en s'aidant de leurs quatre jambes, & en appuyant leur tête sur la glace.

Mort cruelle de Miss Mac-Rea, *tuée par les sauvages de l'armée de Burgoyne, dans laquelle servoit son amant. Relation detaillée de cet événement.*

Le chemin du fort Edouard cotoie presque toujours la riviere, mais souvent on la perd de vue dans les bois de sapins qu'il faut traverser. De temps en temps on voit d'assez belles maisons sur les deux rives. On me fit remarquer celle de la malheureuse Miss *Mac-Rea*, qui fut tuée par les sauvages.... Si les Whigs étoient superstitieux, ils attribueroient cet événement à la vengeance divine. Les parens de Miss *Mac-Rea* étoient Whigs, & elle n'avoit pas encore démenti les sentimens qu'on lui avoit inspirés, lorsqu'étant à New-York elle fit connoissance avec un officier Anglois, qui triompha en même temps de sa rigueur & de son patriotisme. Elle épousa dès-lors les intérêts de l'An-

gleterre, en attendant qu'elle pût épouser son amant. La guerre, qui ne tarda pas à se déclarer à New-York comme à Boston, obligea son pere de se retirer dans sa maison de campagne: il l'abandona bientôt à l'approche de l'armée de Burgoyne. Mais l'amant de Miss Mac Rea étoit dans cette armée; elle vouloit le revoir vainqueur, l'épouser, & partager ensuite ses travaux & ses succès. Malheureusement les Indiens faisoient l'avant-garde de l'armée: ces sauvages ne sont pas fort accoutumés à distinguer les amis des ennemis; ils pillerent la maison de Miss Mac-Rea & l'enleverent elle-même. Lorsqu'ils l'eurent conduite à leur camp, il fut question de savoir à qui elle apartiendroit; on ne put s'accorder, & pour terminer la querelle, quelques-uns d'entr'eux la tuerent d'un coup de *Tomahawk*. (*) Le récit de

(*) C'est ce que les Canadiens appellent *casse-têtes*.

cette funeste catastrophe, en me faisant déplorer les malheurs de la guerre, concentroit tout mon intérêt dans la personne de l'officier Anglois, à qui il étoit permis d'écouter à la fois sa passion & son devoir. Je sais qu'une mort si cruelle & si imprévue fournitoit un sujet très-pathétique pour un drame ou pour une élégie: mais la séduction de l'éloquence & de la poésie peut seule atendrir sur une pareille destinée, en ne montrant que l'effet & faisant oublier la cause; car tel est le véritable caractere de l'amour, que toutes les affections nobles & généreuses semblent en être le cortege naturel, & que s'il est vrai qu'il puisse s'allier à des vices condamnables, du moins tout ce qui tend à l'humilier & à le dégrader, l'anéantit ou le fait méconnoître.

L'auteur rend compte de l'accueil honorable que M. Schuyler fit à madame la Baronne de Riedesel, femme du Général Brunswikois, & au Général Burgoyne, lors de la capitulation de ce dernier.

Avant le dîner, & au moment où les Américains se partageoient les Officiers Anglois qu'ils vouloient traiter, on vint demander où il falloit conduire Madame la Baronne de Riedesel, femme du Général *Brunswikois*. M. Schuyler, qui avoit suivi l'armée comme volontaire, depuis qu'il n'en avoit plus le commandement, ordonna qu'on la menât dans sa tente; il s'y rendit bientôt après, & la trouva interdite & tremblante, croyant voir dans chaque Américain un sauvage semblable à ceux qui avoient suivi l'armée Angloise. Elle avoit avec elle deux petites filles charmantes, âgées de six ou sept ans. Le Général Schuyler les caressa beaucoup; ce

ſpectacle atendrit Madame de Riedeſel & la raſſura en un inſtant : *vous êtes tendre & ſenſible*, lui dit-elle, *vous êtes donc généreux, & je ſuis heureuſe d'être tombée entre vos mains.*

En conſéquence de la capitulation, l'armée Angloiſe fut conduite à Boſton : pendant la marche les troupes camperent, mais il falloit loger les Généraux : on étoit embaraſſé de trouver près d'Albany un quartier convenable pour le Général Burgoyne & ſa ſuite ; M. Schuyler offrit ſa belle maiſon dont j'ai déja parlé. Ses affaires le retenoient à Saratoga : il y reſtoit pour viſiter les ruines de ſon autre maiſon, que le Général Burgoyne venoit de détruire ; mais il écrivit à ſa femme de préparer tout pour le recevoir auſſi bien qu'il ſeroit poſſible, & ſes intentions furent parfaitement remplies. Burgoyne fut très-bien accueilli par Madame Schuyler

& sa petite famille. Il fut logé dans le meilleur apartement de la maison. Le soir on lui servit un excellent souper, dont on lui fit les honneurs avec tant de graces, qu'il fut attendri jusqu'aux larmes, & qu'il dit avec un profond soupir : *En vérité, c'est en trop faire pour celui qui a ravagé leurs terres & brûlé leur asyle.* Cependant le lendemain matin ses disgraces lui furent rapelées par une aventure, qui auroit paru gaie à tout autre qu'à lui. C'étoit toujours innocemment qu'il devoit être affligé. On l'avoit fait coucher dans une grande piece où on lui avoit préparé un lit ; mais comme il avoit une suite, où si l'on veut *famille* très-nombreuse, on fut obligé d'étendre des matelas à terre pour faire coucher quelques Officiers auprès de lui. Le second fils de M. Schuyler, âgé alors de sept ans, petit enfant gâté, comme le

ſont tous les enfans des Américains, bien volontaire, bien malin, bien aimable, couroit toute la maiſon dès le matin, ſelon ſa coutume; il ouvrit la porte du ſalon, éclata de rire en voyant les Anglois raſſemblés, & refermant la porte ſur lui, il leur dit : *vous êtes tous mes priſoniers*. Cette naïveté fut cruelle pour eux, & les rendit plus triſtes qu'ils ne l'étoient la veille.

L'Auteur en raportant une anecdote, démontre combien les mœurs des Américains ſont pures & reſpectables; leur indulgence pour les foibleſſes humaines. —

Je reſtai quelque temps dans cette maiſon qui avoit l'air très-pauvre; mais en viſitant les logemens, je les trouvai ſi mauvais, que j'envoyai un de mes gens à l'auberge de Caſe, s'informer ſi j'y trou-

verois encore une petite place. On s'arrangea pour m'en faire une : j'y allai à pied, laissant mes chevaux dans l'autre maison, & je fus assez heureux pour avoir un bon lit & un souper tel quel, mais que je trouvai très-bon, moins parce que j'avois bon appétit, que parce que j'étois servi par une grande femme de vingt-cinq ans d'une très-belle figure, d'une taille noble & distinguée. Je demandai si c'étoit la fille de mon hôtesse. Celle-ci qui étoit une bonne grosse femme, assez curieuse & assez bavarde, & qui m'avoit déja pris en amitié, parce que je répondois à ses questions tant qu'elle vouloit, me dit qu'elle n'avoit jamais eu d'enfans ; cependant elle en tenoit un dans ses bras qu'elle caressoit beaucoup, & dont elle paroissoit prendre grand soin. A qui appartient donc celui-ci, lui dis-je? A la grande femme que vous voyez,

me répondit-elle. --- Et quel est son mari? --- Elle n'en a pas. --- Elle est donc veuve? --- Non, elle n'a jamais eu de mari. C'est ajouta-t-elle, une aventure malheureuse qui seroit trop longue à vous conter; cette pauvre fille s'est trouvée dans le besoin, je l'ai prise chez moi, & j'ai soin de la mere & de l'enfant. . . . . Avancerai-je un paradoxe, si je dis qu'une pareille conduite prouve plus que toute autre chose, combien les mœurs des Américains sont pures & respectables. -- Chez eux le vice est si étranger, si rare, que le danger de l'exemple est presque nul; de sorte qu'une faute de ce genre est regardée comme une maladie accidentelle, dont il faut guérir l'individu qu'elle attaque, sans prendre aucune mesure pour éviter la contagion. J'ajouterai que l'acquisition d'un citoyen est si précieuse dans ce pays, qu'une fille en élevant son en-

fant semble expier la foiblesse qui lui à donné l'existence. Ainsi la morale, qui ne peut jamais différer du véritable intérêt de la société, semble quelquefois être locale & modifiée par les temps & les circonstances. Lorsqu'un enfant sans asyle, sans propriété, sera un fardeau pour l'État, un être voué au malheur, ne devant sa conservation qu'à la pitié & non à l'utilité publique, on verra sa mere humiliée, peut-être même punie, & alors on justifiera cette sévérité par tous ces dogmes austeres, qu'on oublie où qu'on néglige maintenant.

Def-

Description intéressante des agrémens & des talens de l'oiseau-moqueur.

Le souvenir de cet événement, présage des succès qui ont couronné notre campagne, m'occupa d'autant plus agréablement pendant la soirée, que j'étois établi dans une assez bonne auberge, où l'on nous servit un excellent souper, composé principalement d'esturgeons & d'aloses, deux sortes de poissons pour le moins aussi bons en Virginie qu'en Europe, mais qui ne se font voir qu'au printemps.

Le lendemain matin j'eus une jouissance d'un autre genre; je m'étois levé avec le soleil, & tandis qu'on préparoit le déjeûner, je me promenois autour de la maison. Les oiseaux se faisoient entendre de tous côtés, mais mon attention fut fixée par un chant fort agréable, dont les sons paroissoient venir d'un arbre pro-

chant. Je m'en approchai doucement, & je reconnus que j'en avois l'obligation à un *Mocking-Bird* (oiseau moqueur, appelé ainsi parce qu'il imite le chant des autres oiseaux de maniere à faire croire qu'il s'amuse à les contrefaire) qui saluoit le soleil levant; d'abord je craignois de l'éfaroucher, mais tout au contraire ma présence lui fit plaisir, & il parut se réjouir d'avoir un auditeur. Il chanta mieux que jamais, & son émulation augmenta encore lorsqu'il vit deux chiens, qui me suivoient, s'approcher de l'arbre, sur lequel il étoit perché. Alors il ne cessa de voltiger d'une branche à l'autre toujours en chantant: car cet oiseau singulier, aussi remarquable par son agilité que par son ramage, s'éleve & s'abaisse continuélement, de sorte qu'il ne paroit pas moins le favori de Terpsichore que celui de Polyhymnie. Assurément on ne peut

lui reprocher de fatiguer ses auditeurs ; car rien n'est plus varié que son chant, c'est au point qu'il est impossible de l'imiter, & même d'en donner une idée. Comme il eut lieu d'être très-content de mon attention à l'écouter, il ne me cacha aucun de ses talens ; on eût dit qu'après m'avoir fait entendre un très-joli concert, il vouloit encore me donner la comédie. En effet, il se mit à contrefaire différens oiseaux : ceux qu'il imita de la maniere la plus reconnoissable, du moins pour un étranger, sont le geai, le corbeau, le cardinal & le vaneau. Il sembloit chercher à me retenir auprès de lui, & lorsque après l'avoir écouté près d'un quart d'heure, je voulus me raprocher de la maison, il me suivoit en volant d'arbre en arbre, toujours continuant de chanter tantôt ses propres chansons, tantôt celles qu'il avoit apprises en Virginie & dans ses

voyages ; car cet oiseau est du nombre de ceux qui changent de climat, quoiqu'on le voie quelquefois pendant l'hiver.

L'Auteur est reçu dans la maison du Général Nelson, il rend un compte très-détaillé de cette famille, de l'agrément qu'il y a eu. Il fait un portrait particulier du Secrétaire Nelson, & de sa conduite pendant la guerre.

En l'absence du Général, Mesdames Nelson, sa mere & sa femme, me reçurent avec toute l'honnêteté, la simplicité & la cordialité, qui est le partage de cette famille ; mais comme en Amérique on ne croit jamais que les femmes suffisent pour faire les honeurs d'une maison, cinq ou six Nelson s'étoient rassemblés pour me recevoir, entr'autres le Secrétaire Nelson, oncle du Général, deux freres de celui-ci & deux fils du Secrétaire. Ces jeunes

gens étoient tous mariés, plusieurs avoient leurs femmes avec eux, & celles-ci leurs petits enfans, tous s'appelant Nelson, tous distingués seulement par leur nom de baptême, de sorte que pendant deux jours que je passai dans cette maison vraiment patriarchale, il me fut impossible de savoir à qui ils apartenoient. Lorsque je dis que je passai deux jours dans cette maison, on doit l'entendre dans le sens le plus littéral; car le temps fut si mauvais, qu'il n'y eut pas moyen d'en sortir. Le logement n'étant ni commode, ni spacieux, le parloir ou le salon rassembloit la compagnie, sur-tout les hommes, depuis l'heure du déjeûner jusqu'à celle de se coucher; mais la conversation étoit libre, agréable & bien soutenue. Si on vouloit y faire quelque diversion, on trouvoit sous sa main de très-bons livres François & Anglois, & un excellent déjeûner à 9

heures du matin, un grand dîner à 2 heures, le thé & le punch dans l'après-midi, & un petit souper de fort bonne mine à dix heures du soir, faisoient une heureuse division de la journée pour ceux dont l'estomac pouvoit s'y prêter. Il n'est pas inutile d'observer que dans cette occasion où 15 ou 20 personnes, dont 4 étrangers à la famille & au pays, se trouvoient rassemblés à la campagne, & contraints par le mauvais temps à rester dans la maison, il ne fut pas seulement question de jouer : combien de parties de trictrac, de whisk, *de lotto*, auroient été chez nous la conséquence nécessaire d'une pluie obstinée ? Peut-être aussi quelques amusemens plus agréables auroient varié la scène ; la musique, le dessein, la lecture publique, l'ouvrage des femmes, sont des ressources inconnues en Amérique, mais il faut espérer qu'elle ne tardera pas à les acqué-

sir. Certainement il ne manquoit que de l'étude à une jeune Miss Toliver, qui chanta quelques jolis airs, dont les paroles étoient Angloises, mais la musique Italiene; sa voix charmante & l'aimable simplicité de son chant, lui tenoient lieu de goût, si ce n'étoit pas le goût lui-même, le goût naturel, toujours sûr lorsqu'il est renfermé dans de justes limites, & que timide dans sa foiblesse il ne s'est pas encore compromis avec les mauvais modeles. Miss Toliver avoit accompagné à Offly Mme. William Nelson sa sœur, qui venoit de faire une fausse couche & qui gardoit son lit. Elle a été élevée au milieu des bois par un pere, grand chasseur de renard; ainsi elle n'a pu apprendre à chanter que des oiseaux du voisinage, quand les hurlemens des chiens courans lui permettoient de les écouter. Elle est d'une figure agréable, ainsi que

Madame Nelson sa sœur, quoique moins jolie qu'une troisieme sœur, qui étoit restée dans la maison paternelle. Ces jeunes personnes venoient souvent à Williamsburg lorsqu'il y avoit des bals, elles y paroissoient aussi bien mises que les habitans de la ville, & toujours avec le maintien le plus décent. D'un autre côté les jeunes gens de l'armée avoient pris beaucoup d'amitié pour M. Toliver leur pere; & ils se donnoient quelquefois la peine d'aller déjeûner & parler de chasse avec lui. Les Demoiselles qui paroissoient de temps en temps, ne gâtoient point la conversation. Ces jolies Nymphes, plus timides & plus douces que celles de Diane, ne conduisoient pas la chasse, mais elles en inspiroient le goût; elles savoient se défendre des chasseurs, mais elles n'accabloient point de leurs fleches ceux qui osoient les regarder.

Après cette petite digression, pour laquelle on aura sans doute quelque indulgence, il est difficile de trouver une transition qui me conduise à parler d'un vieux Magistrat, dont les cheveux blancs, la taille élevée & la figure noble, commandent le respect & la vénération. Le Secrétaire Nelson, dont il s'agit maintenant, doit ce titre à la place qu'il occupoit sous le gouvernement Anglois. En Virginie le Secrétaire, chargé de conserver les registres de tous les actes publics, étoit membre nécessaire du Conseil dont le Gouverneur étoit le chef. M. Nelson a occupé cette place pendant 30 ans; il a vu l'aurore du beau jour qui commençoit à s'élever sur son pays, il a vu se former les orages qui l'ont troublé; il n'a cherché ni à les rassembler, ni à les conjurer. Trop avancé en âge pour désirer une révolution, trop prudent pour l'arrêter, si elle

étoit néceſſaire, & trop fidele à ſes concitoyens pour ſéparer ſes intérêts des leurs, il a choiſi pour ſe retirer des affaires l'époque même de leur changement: ainſi deſcendant du théâtre lorſque de nouveaux drames demandoient de nouveaux acteurs, il a pris ſa place parmi les ſpectateurs, content de faire des vœux pour le ſuccès de la piece & d'applaudir à ceux qui joueroient bien leur rôle. Mais dans la derniere campagne le hazard l'a remis ſur la ſcène & lui a donné une funeſte célébrité. Il habitoit à York, où il s'étoit fait bâtir une très-belle maiſon; le goût & même le luxe européen n'en avoit pas été exclus. On admiroit ſur-tout une cheminée & quelques bas-reliefs de très-beau marbre & très-bien travaillés, lorſque la deſtinée conduiſit Lord Cornwallis dans cette ville pour le déſarmer, ainſi que ſes troupes juſque-là victorieu-

les. Le Secrétaire Nelson ne crut pas devoir fuir les Anglois, à qui il ne pouvoit être odieux ni inspirer aucun ombrage. Il fut bien traité par le Général, qui choisit sa maison pour y établir son logement; mais cette maison placée sur une hauteur, dans la situation de la ville la plus agréable, étoit aussi placée près des fortifications les plus importantes. C'étoit le premier objet qui frapât les regards lorsqu'on approchoit d'York: bientôt au lieu de l'attention des voyageurs, elle attira celle des canoniers & des bombardiers, bientôt elle fut presqu'entiérement détruite. M. Nelson l'occupoit encore au moment où nos bateries, essayant leurs premiers coups, tuerent un de ses Negres à très-peu de distance de lui. Lord Cornwallis lui-même fut obligé de chercher un autre asyle; mais quel asyle auroit pu convenir à un vieillard que la goute pri-

voit pour lors de l'usage de ses jambes ? Quel asyle sur-tout auroit pu le défendre contre les angoisses horribles qu'éprouvoit un pere assiégé par ses propres enfans ? car il en avoit deux dans l'armée Américaine, de sorte que chaque boulet qui étoit tiré pouvoit porter la mort dans son sein, soit qu'il partît de la ville, soit qu'il vînt de la tranchée. J'ai été témoin de l'anxiété cruelle d'un de ces malheureux jeunes gens. Lorsque après avoir envoyé un *flag* pour redemander son pere, il tenoit les yeux fixés sur la porte de la ville par laquelle ce flag devoit sortir, & sembloit atendre sa propre sentence de la réponse qu'il recevroit. Lord Cornwallis n'eut pas l'inhumanité de se refuser à une demande si juste. Je ne puis me rapeler sans émotion d'avoir vu ce vieillard au moment où il venoit de descendre chez le Général Washington : il étoit assis, par-

ce que son ataque de goute continuoit encore, & tandis que nous étions debout autour de lui, il nous racontoit avec un visage serein quel avoit été l'effet de nos bateries, dont sa maison avoit éprouvé les premiers coups.

La tranquillité qui a succédé à ces temps malheureux, en lui donnant le loisir de compter ses pertes, ne lui en a pas rendu le souvenir plus amer. Il vit heureux dans une de ses plantations, où il ne lui faut pas six heures d'avertissemens pour rassembler une trentaine de ses enfans ou petits enfans, neveux ou petits neveux, qui sont au nombre de 70 tous habitans la Virginie. Le rapide accroissement de sa propre famille justifie ce qu'il me disoit de celui de la population générale. Les emplois qu'il a occupés toute sa vie, l'ont mis à portée d'en avoir des notions exactes. En 1742 les personnes taillables de

l'État de Virginie, c'est à dire les mâles blancs au dessus de l'âge de 16 ans & les mâles & femelles noirs au dessus du même âge, étoient au nombre de 63,000; maintenant ils excedent 160,000.

L'Auteur loge chez M. Steel; il raconte la maniere cruelle dont il a été traité à la guerre. Le pont naturel, sa description. Séjour chez M. Grisby, qui sert de guide à l'Auteur. Observations d'histoire naturelle.

On croira aisément que je ne fus pas tenté de déjeûner dans cette maison. Je partis donc de bonne heure le 18 dans l'espérance qu'on me donna de trouver une auberge à 10 milles delà : mais cette espérance fut trompée. M. Smith, planteur assez pauvre, auquel on m'avoit adressé, n'avoit ni fourage pour nos chevaux, ni vivres pour nous, seulement il nous assu

m qu'à 8 milles plus loin nous trouverions un moulin dont le propriétaire étoit aussi aubergiste. Nous trouvâmes en effet le moulin, & le meûnier; celui-ci étoit un jeune homme de 22 ans, d'une figure charmante, dont les belles dents, les lèvres vermeilles & les joues fleuries, rappeloient le portrait que M. de Marmontel a fait de Lubin. Cependant sa démarche & son maintien ne répondoient pas à la fraîcheur de ses traits, il paroissoit lent & inactif: je lui en demandai la raison; il me répondit qu'il étoit toujours languissant depuis la bataille de Guilford où il avoit reçu 15 ou 16 coups de sabre. Il n'avoit pas comme les Romains de couronne pour attester sa valeur; il n'avoit pas non plus comme les François de brevet de pension, ni d'honneurs; mais à la place un morceau de son crâne, que sa femme alla chercher & qu'il me fit voir. Certaines

ment je ne m'atendois pas à trouver au milieu de ces solitudes de l'Amérique la déplorable trace du fer Européen ; mais ce qui me toucha le plus, fut d'apprendre que c'est après avoir reçu une premiere blessure & s'être rendu prisonier, qu'il avoit été si cruélement écharpé. Ce malheureux jeune homme me racontoit, qu'accablé de coups & inondé de sang, il avoit encore eu la présence d'esprit de penser que ses cruels ennemis ne voudroient pas laisser subsister un témoin & une victime de leur barbarie, & qu'il ne lui restoit d'autre moyen de sauver sa vie que de paroître l'avoir perdue..... Il faudroit avoir les yeux de la justice divine pour demêler & reconnoître les auteurs d'un pareil crime ; il faudroit avoir la voix de Stentor, il faudroit avoir toutes les trompetes de la renomée pour les dévouer à l'honneur des temps présens &

à

a venir, & pour annoncer aux Souverains, aux Généraux & à tous les chefs, que les atrocités qu'ils tolerent ou qu'ils laissent impunies, s'accumuleront un jour sur leur tête, & les rendront l'exécration d'une postérité plus sensible & plus éclairée que nous ne le sommes encore.

Quand M. Steel (c'est le nom de mon hôte) auroit été plus actif, quand sa femme, qui étoit jeune & jolie auroit été plus industrieuse, ils n'auroient pu suppléer l'un & l'autre à la disete totale où ils se trouvoient pour lors de pain & de toute espece de boisson. Le pain venoit d'être pêtri, & n'étoit pas encore au four; pour les liqueurs, elles n'étoient point en usage dans la maison, & le même ruisseau qui faisoit tourner le moulin, servoit à désaltérer le jeune ménage; de sorte qu'on pouvoit appliquer à M. & Me. Steel ces vers du Guarini.

Quel fonte onde ella beve
Quel folò anco labagna e la configlia !

Mais ces mœurs paſtorales conviennent peu à des voyageurs ; cependant quelques gâteaux de farine cuits ſur les cendres, d'excellent beure ; du bon lait, & ſur-tout, l'intérêt que M. Steel nous inſpiroit, nous firent paſſer agréablement le temps néceſſaire pour mettre nos chevaux en état d'achever une longue & pénible journée. Vers 5 heures du ſoir, & après avoir fait 38 milles de chemin, nous trouvâmes quelques maiſons où nous apprîmes que nous étions encore à 6 milles de *Prax-ton's-Tavern* où nous devions coucher, que nous avions deux gués à paſſer, dont le dernier étoit devenu impraticable à cauſe des pluies, mais que nous ne ſerions pas arrêtés, parceque nous trouverions un canot qui nous paſſeroit de l'autre côté, tandis que nos chevaux ſuivroient à la na-

ge. La nuit & un gros orage, qui approchoient d'un pas égal, nous firent hâter le nôtre. Cependant comme nous fûmes obligés de monter & de descendre une montagne très-élevée, à peine restoit-il un peu de crépuscule lorsque nous arrivâmes à la seconde riviere, qui n'est rien moins que celle de *James*, mais près de sa source & à l'endroit où elle coule des montagnes sous le nom de *Fluvanna*. L'embarras étoit de faire passer dix hommes & dix chevaux avec le seul secours d'un petit canot de sauvages, qui pouvoit tenir au plus 4 ou 5 persônes, & d'un seul Negre armé d'une sagaye en guise de rame. On mit dans le bateau nos selles & nos équipages; on fit plusieurs voyages, & à chaque fois on menoit deux chevaux par la bride qui suivoient à la nage. Il étoit nuit close & nuit très-obscure lorsque ce manege fut fini; mais après qu'on

eut, non sans peine, resellé & rechargé nos chevaux, l'embaras fut de gagner l'auberge qui étoit encore à un demi mile delà : en effet, la riviere coule entre deux especes de précipices ; & comme le bateau n'avoit pu aborder au même endroit où se trouve le gué & par conséquent le chemin, il falloit gravir la montagne par un sentier très-peu pratiqué & très-difficile même en plein jour. Nous ne nous en serions jamais tirés si je n'avois engagé notre batelier à nous conduire ; nous montâmes donc de notre mieux, chacun conduisant son cheval par la bride ; au milieu des arbres, dont l'obscurité de la nuit ne nous permettoit pas de voir les branches lors même qu'elles nous frappoient le visage ; enfin nous arrivâmes à Praxton's-Tavern. Il étoit dix heures du soir & la maison étoit fermée. Je devrois dire les maisons, car il y en avoit deux ;

j'approchai de celle qui s'offrit la premiere & je frapai à la porte ; on m'ouvrit, & je vis 5 ou 6 petits Negres couchés sur une natte devant un grand feu. Je me fis ouvrir l'autre maison, & je trouvai 5 ou 6 enfans blancs couchés pareillement sur une natte devant un grand feu, 2 ou 3 Negres adultes présidoient à ces deux compagnies ; il me dirent que M. Praxton, sa femme & toute sa famille avoient été invités à une nôce, mais qu'ils n'étoient pas loin, & qu'ils alloient les chercher. Moi qui étois invité à souper par une faim très-naturelle après une longue marche & beaucoup de fatigue, je me trouvois dans une position bien différente des mariés & de leurs convives. J'étois sur-tout glacé par la crainte de voir revenir nos hôtes complétement ivres. Je me trompai, ils arriverent avec toute leur raison, ils

furent honnêtes & empressés, & à près de minuit nous eûmes un excellent souper ; quoique les logemens & les lits ne fussent pas tels que nous les aurions désirés, ils étoient meilleurs que chez Mme. Tease, & nous n'avions pas droit d'être difficiles. D'ailleurs nous goûtions la satisfaction d'avoir atteint le but de notre voyage ; le *Pont-naturel* n'étoit pas à plus de 8 milles, & nous avions pris toutes les informations nécessaires pour en trouver le chemin.

Le lendemain matin le déjeûner fut prêt de bonne heure & servi par les filles du Capitaine Praxton. Dans la soirée précédente elles n'avoient pas paru absolument à leur avantage ; cependant autant que l'obscurité de la chambre où nous soupions, notre appétit & les immenses bonnets dont elles s'étoient afublées pour la nôce, nous avoient permis d'en juger, nous les avions trouvées assez bien, mais

lorsqu'à la lumiere du jour nous les vîmes avec leurs cheveux retroussés pour toute coëfure, le repos de la nuit pour toute parure, & pour toute grace leur simplicité naturelle, nous nous confirmâmes dans l'opinion que nous avions déja prise du peuple des montagnes, qui est en général plus beau & plus sain que celui des bords de la mer. Il y avoit dans la maison un jeune homme assez bien mis & d'une figure agréable. Je crus que c'étoit un parti qui se proposoit pour l'une de nos hôtesses, mais j'appris qu'il étoit venu pour des mariages de toute autre espece; en effet, mes compagnons de voyage m'ayant invité à venir voir un parfaitement beau cheval, qui étoit seul dans une petite écurie, j'appris que c'étoit un étalon que ce jeune homme avoit amené de plus de 80 milles de là, pour vendre ses faveurs aux jumens du pays. Il faisoit payer

20 shellings où 18 liv. de notre monnoie pour chaque visite, ou le double pour une société plus suivie, ce qui est beaucoup moins qu'on ne paye dans le reste de la Virginie. Ces détails, qui peuvent paroître minutieux, serviront pourtant à faire connoître un pays, où les hommes dispersés dans les bois ne sont isolés que par l'aisance domestique, qui les rend indépendans les uns des autres, & se correspondent lorsque les besoins mutuels & l'intérêt général le demandent ; mais je suis trop près du *Pont-naturel* pour m'arrêter à d'autres objets.

Je m'étois mis en marche à 9 heures du matin, & pour dire vrai un peu à l'aventure, car dans ces montagnes, où il y a trop ou trop peu de chemin, on croit toujours avoir donné aux voyageurs des indications suffisantes, & ils ne manquent guere de s'égarer ; c'est le défaut ordinaire de

ceux qui enseignent ce qu'ils savent trop bien, & les chemins des sciences ne sont pas exempts de cet inconvénient. Heureusement qu'après avoir marché à peine l'espace de 2 milles, je rencontrai un homme qui venoit de faire ferrer son cheval à une forge voisine, & qui s'en retournoit chez lui suivi de 5 ou 6 chiens courans; la conversation s'établit entre nous, & ce qui arrive rarement en Amérique, il fut curieux de savoir qui j'étois & où j'allois. Ma qualité d'Officier général François, ma curiosité pour les merveilles de son pays, lui inspirerent de l'intérêt pour moi; il s'offrit de me conduire, & il me mena tantôt par de petits sentiers, tantôt à travers les bois, toujours grimpant, descendant les montagnes, de sorte que sans guide il m'eût fallu être sorcier pour trouver le chemin; enfin au bout de deux heures nous descendîmes une côte escar-

pée & nous en montâmes une autre. Pendant ce temps-là il cherchoit à engager de plus en plus la conversation, enfin il poussa son cheval plus vîte, & puis s'arrêtant tout court, il me dit: „ Vous vou„lez voir le *Pont-naturel*, n'est-il pas „vrai? eh bien! vous êtes maintenant „dessus, descendez de cheval, marchez 20 „pas sur la droite ou sur la gauche & vous „verrez ce prodige. „ Je m'étois bien aperçu qu'il y avoit des deux côtés une profondeur assez considérable, mais les arbres m'avoient empêché d'en juger ou d'y faire attention. En approchant du précipice je vis d'abord deux grandes masses ou chaînes de rochers, qui formoient les revêtemens d'un ravin ou plutôt d'un abîme immense, mais en me plaçant, non sans précaution, sur l'ourlet même de l'escarpement, je vis que ces deux parois se réunissoient sous mes pieds en formant une

voûte dont je ne pouvois encore connoître que la hauteur. Après avoir joui de ce spectacle magnifique mais effrayant, au point que plusieurs persones ont peine à le soutenir, je me portai du côté du sud dont l'aspect n'est pas moins imposant, il est même plus pittoresque. Cette Thébaïde, ces pins antiques, ces masses de rochers d'autant plus étonantes qu'elles semblent avoir une sauvage symmétrie & concourir grossiérement à un but, tout cet appareil de la nature brute & informe, qui essaye les moyens de l'art, assiegent à la fois les sens & la pensée, & excitent une ténébreuse & mélancholique admiration. Mais c'est au pied des rochers, au bord d'un petit ruisseau qui coule sous cette arche immense, qu'il faut juger de son étonante structure; on y reconnoit les contreforts, les arrieres voussures & les profils que l'architecture auroit pu lui

donner; l'arche n'eſt pas complete, la portion orientale de l'arc n'étant pas auſſi grande que l'occidentale, parce que de ce côté la montagne eſt plus élevée que celle qui lui eſt oppoſée. Une choſe extraordinaire, c'eſt qu'on ne voit dans la partie inférieure du ruiſſeau aucun débri conſidérable, aucune trace du déchirement qui a dû détruire le noyau du rocher, pour n'en laiſſer ſubſiſter que la partie ſupérieure; car c'eſt-là la ſeule hypotheſe qui puiſſe rendre raiſon d'un tel prodige. Nul recours poſſible à celui d'un volcan, ou d'une alluvion, nulle trace d'un embrâſement ſubit, ou du travail lent & pénible des eaux. Le rocher eſt de nature calcaire, & ſes couches ſont paralelles à l'horizon, circonſtance qui exclut encore l'idée d'un tremblement de terre où d'une crévaſſe ſouterraine; enfin ce n'eſt point à un petit nombre de voyageurs à décider

l'opinion publique sur cette merveille de la nature, c'est aux savans des deux mondes à qui il appartient d'en juger, & ils seront à portée de le faire. On a pris les mesures nécessaires pour lui donner toute la publicité qu'elle mérite; un Officier du génie, M. le Baron de Turpin, très-bon mathématicien & très-bon dessinateur, est allé en prendre les principales dimensions & les principaux aspects. Son travail sera présenté au Roi, & j'espère qu'il sera rendu public.

Connoissons donc nos propres forces, si nous ne connoissons pas celles de la nature; laissons à des mains plus habiles le soin de faire ce tableau, dont nous n'avons donné qu'une foible esquisse, & continuons de rendre compte de notre voyage, dont l'objet est déja rempli, mais qui n'est pas encore prêt d'être terminé; puisque le *Pont-naturel* n'est pas à moins de 250

milles de Williamsburg. Pendant que je l'examinois de tous côtés, & que j'essayois même d'en dessiner quelques points de vue, mes compagnons de voyage avoient appris que leur conducteur & le mien étoit un aubergiste, dont la maison ne se trouvoit pas éloignée de plus de 7 à 8 milles de l'endroit où nous étions, & à plus de deux milles du chemin que nous devions prendre le lendemain pour sortir des montagnes. M. Grisby (c'est le nom de notre guide) avoit témoigné quelque desir de nous recevoir chez lui, & il assuroit que nous y serions aussi bien que dans l'auberge qu'on nous avoit indiquée chez M. Praxton : quand même je n'en aurois pas été persuadé, j'avois trop d'obligations à M. Grisby pour ne pas lui donner la préférence. Je recommençois donc à traverser les bois sous sa conduite ; ces bois étoient très-élevés, des chênes forts

& robustes ; des pins démesurés, qui suffiroient aux flotes de toutes les nations de l'Europe, y vieillissent & y meurent sur leur sol natal, sans que la main de l'industrie puisse jamais les en tirer. On est surpris de trouver dans ces forêts inhabitées les traces de plusieurs incendies. Ces accidens sont quelques fois causés par l'imprudence des voyageurs qui alument du feu tandis qu'ils prennent quelque repos, & négligent après cela de l'éteindre : on n'y fait pas grande attention quand les bois seuls en sont les victimes ; mais ces bois sont toujours cultivés dans quelques parties. Le feu gagne souvent les barrieres dont les champs sont entourés, & quelquefois les maisons mêmes, ce qui cause la ruine des cultivateurs. Je me souviens que tandis que j'étois à Monticello, d'où l'on peut découvrir 30 ou 40 lieues de bois, je vis plusieurs incendies à 3 ou

4 lieues les uns des autres ; ils continuèrent jusqu'à ce qu'une grande pluie, qui survint heureusement, réussit enfin à les éteindre.

J'arrivai chez M. Grisby un peu avant 5 heures, n'ayant fait d'autre rencontre dans mon chemin que celle d'un dindon sauvage, qui se leva d'assez loin & qu'il me fut impossible de retrouver. La maison n'étoit pas grande, mais propre & commode ; nous la trouvâmes déja occupée par des voyageurs, auxquels nous devions assurément toute sorte de respect, si la prééminence entre les voyageurs se mesure sur le chemin qu'ils ont à faire. C'étoit un jeune homme de 28 ans, bien portant & de bonne humeur. Il étoit parti de Philadelphie avec une jolie femme âgée de 20 ans & un petit enfant au maillot, pour aller s'établir à 500 milles au delà des montagnes, dans un pays nouvelle-

ment

ment habité & voisin de Lohir, qu'on appelle le Comté de *Kentocket*. Tout son équipage consistoit en un cheval qui portoit sa femme & son enfant ; nous restâmes stupéfaits de la maniere dégagée dont il procédoit à son expédition, & nous nous permîmes de lui en témoigner notre surprise. Il nous dit que les bonnes terres étoient trop difficiles à acquérir en Pensilvanie, que les denrées y étoient trop cheres & les hommes trop nombreux, qu'en conséquence il avoit jugé à propos d'acheter pour à peu près 50 louis une concession de mille arpens de terre dans le Kentocket. Cette concession avoit été faite autrefois à un Colonel de milice, lorsque le Roi d'Angleterre jugea à propos d'ordoner la distribution de ces terrains immenses, dont une partie fut vendue, & l'autre réservée pour les récompenses des troupes Américaines, qui

avoient servi en Canada. Mais, lui répondis-je, où sont les bestiaux, les instrumens aratoires avec lesquels vous comptez commencer vos défrichemens ? Dans le pays même, me dit-il; je ne porte rien avec moi, mais j'ai de l'argent dans ma poche & rien ne me manquera. Je commençois à me rendre raison de la résolution de ce jeune homme actif, vigoureux & sans souci; mais cette jolie femme âgée de 20 ans seulement, je la croyois au désespoir du sacrifice qu'elle venoit de faire. Je cherchois à épier dans ses traits, dans sa contenance les sentimens secrets dont son ame étoit occupée. Quoiqu'elle se fût retirée dans une petite chambre, pour nous faire place, elle venoit plusieurs fois dans celle où nous étions; je vis, non sans étonnement, que ses agrémens naturels étoient encore embellis par la sérénité de son ame. Elle est

ressoit souvent son enfant & son mari, & paroissoit fort disposée à remplir ce premier vœu de toute colonie naissante, l'accroissement de la population.

Tandis qu'on préparoit le souper, qu'on parloit de voyages, & qu'on cherchoit sur la carte le chemin que nos émigrans devoient suivre, je réfléchis qu'il restoit encore une heure de jour, que c'étoit positivement celle où j'avois vu les gélinotes, & qu'on m'avoit assuré qu'il y en avoit dans le voisinage; je crus qu'il falloit profiter de l'heure du chasseur comme de celle du berger; je pris donc mon fusil, & j'allai me promener dans les bois, mais à la place de gélinotes, je ne trouvai qu'un lapin que je blessai, mais qui se laissa couler dans un fond où je le perdis de vue; heureusement pour moi que les chiens courans de M. Grisby accoururent au coup de fusil, & me trouverent mon

lapin qui avoit gagné le creux d'un arbre, au haut duquel il auroit monté s'il n'avoit pas eu une jambe cassée; car les lapins de l'Amérique different de ceux de l'Europe en ce qu'ils ne font pas de terriers, & se réfugient dans le creux des arbres, où ils montent comme des chats & souvent à une hauteur assez considérable. Content de ma victoire, je revins à la maison, mais je m'arrêtai quelque temps à entendre au coucher du soleil deux *Thrush*, ou grives rousses, qui sembloient s'être défiées au chant comme les bergers de Théocrite. Cet oiseau doit à mon avis être considéré comme le rossignol de l'Amérique. Il ressemble au nôtre par la forme, par la couleur & par les habitudes, mais il est du double plus gros; son chant est semblable à celui de la grive, mais tellement varié & perfectionné, que si l'on en excepte les notes égales & plaintives du

roſſignol européen, on pourroit les prendre l'un pour l'autre. C'eſt un oiſeau de paſſage comme *le moqueur*, & comme lui auſſi il reſte quelquefois pendant l'hiver.

De retour à la maiſon, le ſouper étoit déſormais mon unique affaire ; M. & Mme. Grisby en étoient entiérement occupés, tandis que leurs filles, âgées de 16 à 17 ans & faites à peindre, préparoient le couvert. Je priai M. Grisby de ſouper avec nous, mais il n'y voulut pas conſentir, parce qu'il avoit encore à travailler pour notre propre ſervice. Ses ſoins ne furent pas inutiles, notre ſouper fut très-bon ; mais ce jour là & les trois jours ſuivans nous n'eûmes à boire que du Whyskey, dont nous fîmes cependant du Towdy aſſez paſſable. Le lendemain matin le déjeûner fut prêt de bonne heure & correſpondant au ſouper. M. Grisby, qui n'avoit plus rien à faire, ſe mit à table

avec nous. Il avoit un cheval sellé, parce-qu'il vouloit nous servir encore de guide jusqu'au Ferry de *Greenly*, où nous devions repasser la Fluvanna ; mais on vint me dire qu'un de mes chevaux de suite étoit si blessé sur le garrot, qu'il étoit impossible de le monter. Cet accident étoit d'autant plus fâcheux, que j'avois déja été obligé d'en laisser un chez M. Jefferson, de sorte que je n'en avois plus de relais. J'eus recours à mon ami M. Grisby. Il me dit que le seul de ses chevaux qui me convînt étoit celui qu'il montoit ordinairement, & dont il alloit se servir pour me conduire ; mais qu'il m'en accommoderoit volontiers en prenant le mien à sa place. Je l'assurai que je lui donnerois tout ce qu'il voudroit de retour. Il alla voir mon cheval, & en rentrant il me dit qu'il croyoit qu'il vaudroit bien le sien, lorsqu'il seroit guéri, & que je serois là

dessus tel arrangement que je voudrois. L'un & l'autre pouvoient valoir 10 à 12 louis, je lui en donnai deux de retour, & il fut parfaitement content. Un moment avant je lui avois demandé le mémoire de ma dépense, & comme il n'avoit jamais voulu me le présenter, disant toujours qu'il s'en raportoit à moi, je lui avois donné 4 louis; il les reçut, mais en m'assurant que c'étoit le double de la dépense que j'avois faite. Enfin il fallut quiter cette bonne maison, mais non pas M. Grisby, qui avoit pris un autre cheval & m'accompagnoit. En chemin il me montra deux plantations qu'il avoit possédées successivement avant de se fixer dans celle qu'il cultive maintenant; il les avoit laissés déja en assez bon état, & les avoit vendues à raison de 12 ou 13 shellings l'acre, ce qui revient à peu près à dix livres de notre monnoie. Nous vîmes encore plu-

ſieurs autres plantations au milieu des bois ; elles étoient toutes ſituées au bord de quelque ruiſſeau dont la ſource n'étoit pas éloignée. Les pêchers, qu'on a ſoin d'y planter, & les arbres de Judée, qui croiſſent naturélement au bord de l'eau ; étoient également avec les ſapins & les chênes immenſes, au milieu deſquels on avoit commencé ces nouvelles cultures.

Il étoit près de dix heures lorſque nous arrivâmes au Ferry ; comme nous en approchions, & que nous ſuivions déja les bords de la riviere, j'apperçus un animal que je ne connoiſſois pas, il revenoit du bord de la riviere & cherchoit à gagner le bois. Je pouſſai mon cheval de ce côté là, eſpérant l'effrayer & le forcer à monter ſur un arbre, car je le prenois pour un *Raccoon*. Effectivement je le vis grimper ſur l'arbre le plus proche de lui, mais aſſez lentement & aſſez mal adroite-

ment. Je n'eus pas grande peine à le tuer, car il ne cherchoit pas même à se cacher comme les écureuils en se couvrant de quelques grosses branches. Lorsque je l'eus arraché à mes chiens, au milieu desquels il se débatoit, & qu'il avoit même mordu assez fort, je l'examinai plus attentivement, & je reconnus que c'étoit le *Monax*, où la marmote d'Amérique; sa forme, sa fourrure, & sa couleur ressemblent beaucoup à celles du rat musqué; mais il est plus gros, & il en differe particuliérement en ce qu'il a la queue courte & garnie de poils; mais comme le rat musqué il a les os des côtes si courtes & si flexibles, qu'on les prendroit pour de simples cartilages, de sorte que quoiqu'il soit beaucoup plus épais qu'un lievre, il pourroit passer par un trou qui n'auroit pas plus de 3 pouces de diametre.

L'Auteur passe plusieurs jours chez M. Jefferson. Détail de l'habitation, appelée Monticello. Caractere de M. Jefferson. Conversation entre lui & l'Auteur. Rencontre avec le Colonel Armand, Marquis de la Rouerie. Loup apprivoisé. Distinction de l'homme libre.

Je me mis en marche à 8 heures du matin, n'ayant rien appris dans cette maison qui soit digne d'être remarqué, si ce n'est que M. & Mme. *Bothwell*, quelques robustes & bien portans qu'ils m'ayent paru, l'un & l'autre, ont eu 14 enfans, dont aucun n'a atteint l'âge de 2 ans. Nous approchions d'une chaîne de montagnes assez élevées, qu'on appelle les *montagnes de l'ouest*, parce qu'elles sont les premieres en marchant vers l'ouest, & avant d'arriver aux chaînes de montagnes connues en France sous le nom d'*Apalaches*, & en Virginie sous celui de *Blue-ridge*, *Nord-ridge* & *Allegany*. Comme le pays

eſt très-couvert de bois, on jouit peu de leur aſpect ; je marchai long-temps ſans voir d'habitations, & aſſez embaraſſé de choiſir entre les différens chemins qui ſe croiſoient de temps en temps ; mais enfin j'atteignis un voyageur qui m'avoit précédé, & qui me ſervit non ſeulement à m'indiquer mon chemin, mais auſſi à me le faire trouver moins long. C'étoit un Irlandois aſſez récemment arrivé en Amérique, mais qui avoit déjà eu le temps d'y faire pluſieurs campagnes & de recevoir un bon coup de fuſil dans la cuiſſe ; il me dit qu'on n'avoit jamais pu tirer la balle, mais il n'en étoit pas moins bien portant & de bonne humeur. Je lui fis raconter ſes exploits militaires, & je lui demandai ſur-tout quelques détails ſur le pays qu'il habite maintenant ; car il m'avoit dit qu'il étoit établi dans la Caroline du nord, à plus de 80 milles de *Catawbaw* & à plus

de 300 milles de la mer. Ces nouveaux établissemens sont d'autant plus intéressans à connoître, qu'éloignés de tout commerce, ils sont fondés uniquement sur l'agriculture ; je veux parler de cette agriculture des Patriarches, qui consiste à faire naître des denrées pour la seule consommation du propriétaire, sans espérance de les vendre ou de les échanger. Il faut donc que ces colons se suffisent à eux mêmes. On conçoit aisément que les alimens ne leur manquent pas ; mais il faut que leurs propres brebis, que leurs propres champs leur fournissent les vêtemens. Il faut qu'ils travaillent eux-mêmes leurs laines & leurs chanvres pour en faire du drap & de la toile, qu'ils préparent leur cuir pour en faire des souliers, &c. &c. Quant à la boisson, ils sont obligés de se contenter du lait & de l'eau jusqu'à ce que leurs pommiers soient assez

grands pour porter des fruits, ou qu'ils ayent pu se procurer des alambics pour distiller leurs grains. On n'imagineroit pas en Europe quel est dans ces temps difficiles l'article qui manque le plus aux nouveaux colons, ce sont des clous; car la hache & la scie peuvent suppléer à tout le reste. On trouve pourtant le moyen d'élever des barrières & de construire des toits sans employer des clous; mais cela rend l'ouvrage beaucoup plus long, & on sait quel est dans de pareilles circonstances le prix du temps & du travail. C'étoit une question bien naturele que de demander à un tel cultivateur quelles affaires pouvoient le conduire à plus de 400 milles de chez lui. J'appris qu'il faisoit le seul commerce dont son pays soit susceptible, celui dont les gens les plus aisés cherchent à augmenter leur fortune; il étoit venu vendre des chevaux. En effet, ces ani-

gros pavillon carré, dans lequel on entre par deux portiques ornés de colonnes. Le rez de chaussée est principalement occupé par un grand sallon très-élevé, qui sera décoré dans un style absolument antique; au dessus du sallon est une bibliothèque de même forme; deux petites ailes, qui n'ont qu'un rez de chaussée & un attique, accompagnent ce pavillon, & doivent communiquer avec les cuisines, offices, &c. qui formeront des deux côtés une espece de soubassement, surmonté d'une terrasse. Ce n'est pas pour décrire la maison que j'entre dans ces détails, c'est pour prouver qu'elle ne ressemble pas à celles qu'on voit dans ce pays-ci; de sorte qu'on peut dire que M. *Jefferson* est le premier Américain qui ait consulté des beaux arts pour savoir comment il se mettroit à couvert; mais c'est de lui dont je devrois seulement m'occuper. Je devrois

vrois peindre un homme qui n'a pas encore 40 ans, dont la taille est élevée & la figure douce & agréable, mais dont l'esprit & les connoissances pourroient tenir lieu de tous les agrémens extérieurs ; un Américain qui sans être jamais sorti de son pays, est musicien, dessinateur, géometre, astronome, physicien, jurisconsulte & homme d'état ; un Sénateur de l'Amérique qui a siégé deux ans dans ce fameux Congrès, auteur de la révolution, dont on ne parle jamais ici sans un respect malheureusement mêlé de trop de regrets ; un Gouverneur de la Virginie, qui a rempli ce pénible emploi pendant les invasions d'*Arnold*, de *Phillips* & de *Cornwallis ;* enfin un Philosophe retiré du monde & des affaires, parce qu'il n'aime le monde & les affaires qu'autant qu'il peut se flater d'être utile, & que l'esprit de ses concitoyens n'est encore en état ni

de ſupporter la lumiere, ni de ſouffrir la contradiction. Une femme douce & aimable, de jolis enfans qu'il prend ſoin d'élever, une maiſon à embélir, de grandes poſſeſſions à améliorer, les ſciences & les arts à cultiver, voilà ce qui reſte à M. *Jefferſon* après avoir joué un rôle diſtingué ſur le théâtre du nouveau monde, & ce qu'il a préféré à la commiſſion honorable de Miniſtre plénipotentiaire en Europe. La viſite que je lui faiſois n'étoit pas inattendue; il y avoit longtemps qu'il m'avoit invité à venir paſſer quelques jours au ſein de ſa ſociété, c'eſt à dire au milieu des montagnes. Cependant je trouvai ſon abord ſérieux & même froid; mais je n'eus pas paſſé deux heures avec lui que je crus y avoir paſſé toute ma vie. La promenade, la bibliotheque, & ſur-tout une converſation toujours intéreſſante, toujours ſoutenue par

cette satisfaction si douce qu'éprouvent deux persones qui, en se communiquant leurs sentimens & leurs opinions, se trouvent toujours d'accord & s'entendent à demi mot, me firent passer quatre jours comme quatre minutes. Cette conformité de sentimens & d'opinions sur laquelle j'insiste, parce que c'est à moi à m'en applaudir, & qu'il faut bien que l'égoïsme se montre par quelque endroit, cette conformité, dis-je, étoit si parfaite, que non seulement nos goûts étoient semblables, mais aussi nos prédilections; ces prédilections que les esprits secs & méthodiques ridiculisent en les traitant d'enthousiasme, & dont les hommes sensibles & animés se glorifient en leur donnant aussi le nom d'enthousiasme. Je me rappele avec plaisir qu'un soir, comme nous étions à causer autour d'un bowl de punch, après que Mme. *Jefferson* s'étoit retirée,

nous vînmes à parler des poésies d'*Ossian*. Ce fut une étincele d'électricité qui passa rapidement de l'un à l'autre ; nous nous rappelions les passages de ces sublimes poésies qui nous avoient le plus frappés, & nous en entretenions mes compagnons de voyage, qui heureusement savoient très-bien l'Anglois & étoient en état de les apprécier, mais qui ne les avoient jamais lus. Bientôt on voulut que le livre eut part à la *Toast ;* on alla le chercher, il fut placé près du bowl de punch, & l'un & l'autre nous avoient déja conduits assez loin dans la nuit, avant que nous nous en fussions aperçus. D'autres fois la physique, d'autres fois la politique, ou les arts, faisoient le sujet de nos entretiens ; car il n'est pas d'objets qui ayent échappé à M. *Jefferson*, & il semble que dès sa jeunesse il ait placé son esprit comme sa maison sur un lieu élevé, d'où il pût contempler tout l'univers.

Le ſeul étranger qui nous viſita pendant notre ſéjour à *Monticello* fut le Colonel *Armand*, le Marquis de la *Roverie*, ci-devant Lieutenant dans le Régiment des gardes Françoiſes, qui paſſa en Amérique en 1777 où il a ſervi avec diſtinction juſqu'à la paix. Pour ſe conformer aux mœurs d'un peuple qui vit ſous un gouvernement démocratique, & chez lequel les titres ſont peu connus, il n'a jamais voulu porter que ſon nom de famille, dont j'ai déja parlé dans mon premier journal. On ſait qu'il paſſa en France l'année derniere avec le Colonel *Laurens*; il en eſt revenu aſſez tôt pour ſe trouver au ſiege d'York, où il a marché comme volontaire à l'ataque des redoutes. L'objet de ſon voyage étoit d'acheter en France un habillement & un équipement complets pour une légion, qu'il avoit déja commandée, mais qui avoit été détruite

dans les campagnes du ſud, & qu'il falloit former de nouveau. Il en a fait l'avance au Congrès, qui s'eſt engagé à fournir les hommes & les chevaux. *Charlotte-ville*, petite ville naiſſante, ſituée dans une vallée à 2 lieues de *Monticello*, eſt le quartier qu'on a aſſigné pour l'aſſemblement de cette légion. Le Colonel *Armand* m'invita à venir dîner chez lui le lendemain; je m'y rendis avec M. *Jefferſon* & je trouvai la légion ſous les armes. Elle doit être compoſée de 200 chevaux & de 150 hommes d'infanterie. La cavalerie étoit preſque complete & aſſez bien montée; l'infanterie étoit encore très-foible, mais le tout étoit bien habillé, bien armé, & avoit très-bon air. Je dînai chez le Colonel *Armand* avec tous les Officiers de ſon Régiment & avec ſon loup; car il s'eſt amuſé à élever un loup qui a maintenant dix mois, & qui eſt auſſi familier,

aussi doux & aussi gai qu'un jeune chien; il ne quitte pas son maître, & il a même le privilege de partager son lit. Je souhaite qu'il réponde toujours à une si bonne éducation, & qu'il ne reprenne pas son caractere naturel, quand il sera parvenu à l'âge de loup : il n'est pas tout-à-fait de la même espece que les nôtres, car son poil est presque noir & très-lissé, de sorte que sa tête n'a rien de féroce, & que sans ses oreilles droites & sa queue pendante, on le prendroit aisément pour un chien. Peut-être doit-il aux soins qu'on prend de sa toilete cet avantage singulier de ne point exhaler une mauvaise odeur; mais j'ai remarqué que les chiens n'en avoient pas horreur, & que lorsqu'ils rencontroient sa trace, il n'y faisoient aucune attention: or il me paroit difficile que toute la propreté possible trompe l'instinct de ces animaux, qui ont une telle horreur pour les

loups, qu'on en a vu au jardin du Roi se hérisser & hurler à la seule odeur de deux métis, nés d'un chien & d'une louve. Je suis donc porté à croire que cette particularité apartient à l'espece de loups noirs; car on en voit aussi en Amérique de semblables aux nôtres: peut-être en avons-nous en Europe de semblables à ceux de l'Amérique; du moins le pourroit-on conclure de cette façon de parler si commune, *il a peur de moi comme du loup gris*, qui donneroit à entendre qu'il y auroit aussi des lonps noirs.

Puisque je me trouve conduit à parler des animaux, je placerai ici quelques observations que M. *Jefferson* m'a mis à portée de faire sur les seules bêtes fauves qui soient communes dans ce pays-ci. J'ai été long-temps en doute si on devoit les appeler chevreuils, cerfs ou daims; car on leur donne le premier de ces noms en

Canadá, le second dans les provinces de l'est, & le troisieme dans celles du midi: d'ailleurs en Amérique les nomenclatures sont si peu exactes, & les observations si rares, qu'on ne peut obtenir aucune lumiere en questionant les gens du pays. M. *Jefferson* s'étant amusé à élever une vingtaine de ces animaux dans un parc, ils y sont bientôt devenus assez familiers, comme cela arrive à tous les animaux de l'Amérique, lesquels s'aprivoisent en général beaucoup plus aisément que ceux d'Europe. Il se plait à leur donner à manger, & ils viennent prendre jusques dans sa main des grains de bled de Turquie, dont ils sont très-friands. Je le suivis un soir & je descendis avec lui dans une profonde vallée, où ils ont coutume de se rassembler à la fin du jour. Je les vis marcher, courir, sauter; & plus j'examinai leurs allures, moins je fus en état de les anne-

xer à aucune eſpece Européene. Ils ſont abſolument de la même couleur que les chevreuils, & cette coûleur ne varie pas dans les individus, même lorſqu'ils ſont domeſtiques, ce qui arrive ſouvent aux daims. Leurs bois, qui n'ont jamais plus d'un pied & demi de long, ni plus de trois ou quatre cors de chaque côté, ſont plus ouverts & plus palmés que ceux du chevreuil, & ſe dirigent obliquement en avant. Leur queue eſt de huit à dix pouces de long, & lorſqu'ils ſautent, ils la portent preſque verticale comme les daims, auxquels ils reſſemblent encore non ſeulement par leurs proportions, mais par la forme de la tête, qui eſt plus alongée & moins moutonée que celle du chevreuil; d'ailleurs ils different de ceux-ci en ce qu'ils ne vont pas deux à deux & qu'ils s'aſſemblent quelquefois en hordes comme les cerfs & les daims. Enfin d'a-

près mes propres obſervations, & tout ce que j'ai pu recueillir à ce ſujet, je ſuis reſté convaincu que cette eſpece eſt particuliere à l'Amérique, & qu'on peut la conſidérer comme moyene entre celle du daim & celle du chevreuil: c'eſt celle que M. de *Buffon* a très-bien décrite ſous le nom de *Kariacou*.

M. *Jefferſon* n'étant pas chaſſeur, & n'ayant jamais paſſé les mers, ne pouvoit pas avoir d'opinion arrêtée ſur cette partie de l'hiſtoire naturelle, mais il n'a pas négligé les autres. Je vis avec plaiſir qu'il s'étoit appliqué particuliérement aux obſervations météorologiques. C'eſt en effet de toutes les branches de la phyſique celle qu'il convient le plus aux Américains de cultiver, parce que l'étendue de leur pays & la variété des ſites leur donnent ſur ce point un grand avantage ſur nous, qui d'ailleurs en avons tant ſur eux. M. *Jef-*

ferſon a fait avec M. *Mathiſſon* , Profeſſeur de mathématiques très-inſtruit, des obſervations correſpondantes ſur les vents qui regnent à *Williamsburg* & à *Monticello* ; & quoique ces deux endroits ne ſoient diſtans que de 50 lieues, & ne ſe trouvent ſéparés par aucune chaîne de montagnes, la diſparité entre les réſultats s'eſt trouvée telle que ſur 127 obſervations du vent de nord-eſt à *Williamsburg*, il n'y en a eu que 32 à *Monticello*, où le nord-oueſt a preſque toujours compenſé le nord-eſt. Il paroit que celui-ci eſt un vent de mer, qu'un obſtacle léger arrête facilement ; en effet il y a 20 ans qu'il ne ſe faiſoit preſque point ſentir au delà de *Weſt-point*, c'eſt-à-dire au confluent du *Pamunkey* & du *Matapony*, qui ſe réuniſſent pour former la riviere d'York, à peu près à 35 milles de ſon embouchure. Depuis que les progrès de la population &

de l'agriculture ont considérablement éclairci les bois, ils pénétrent jusqu'à *Richemont* qui est à 30 mille plus loin ; surquoi on peut remarquer, 1°. que les vents varient infiniment dans leur obliquité & dans la hauteur de leur région ; 2°. que rien n'est moins indifférent que la maniere dont on procede au défrichement d'un pays, parce que la salubrité de l'air, l'ordre même des saisons, peuvent dépendre de l'accès qu'on accorde aux vents & de la direction qu'on leur donne. C'est une opinion généralement répandue à Rome, que l'air y est moins sain depuis qu'on a abatu une grande forêt qui se trouvoit entre cette ville & Ostie, & qui la défendoit des vents connus sous le nom de *Sirocco* & de *Libico* : on croit aussi en Castille que l'extrême sécheresse dont on se plaint de plus en plus, doit son origine au défrichement des bois qui avoient coutume

d'arrêter & de rompre les nuages. Il eſt encore une autre conſidération très-importante ſur laquelle j'ai cru devoir fixer l'attention des ſavans de ce pays-ci, quelque défiance que j'aie de mes propres lumieres en phyſique comme ſur tout autre objet. La plus grande partie de la Virginie eſt un terrain ſi plat & tellement entrecoupé de creeks & de grandes rivieres, qu'il paroît abſolument racheté ſur la mer & tout entier de nouvelle création. Il eſt donc marécageux, & ce n'eſt qu'en coupant beaucoup de bois qu'on peut parvenir à le deſſécher; mais d'un autre côté il ne ſera jamais aſſez aſſaini pour ne pas abonder en exhalaiſons méphitiques; & de quelque nature que ſoient ces exhalaiſons, ſoit qu'elles participent de l'air fixe ou de l'air inflammable, il eſt ſûr que la végétation les abſorbe également; & que les arbres ſont très-propres à remplir cet

objet. Il paroit donc qu'il est également dangereux, & de conserver une grande quantité de bois, & d'en abatre une grande quantité; de sorte que la meilleure maniere de procéder aux défrichemens, seroit de les disperser autant qu'il seroit possible, & de laisser toujours subsister quelques bouquets de bois entre les différentes plantations. De cette façon le terrain sur lequel on habiteroit seroit toujours assez assaini; & comme il restera encore des marais considérables, qu'on ne pourra pas dessécher, on ne courra pas le risque d'admettre trop aisément les vents, qui en apporteroient les exhalaisons.

Mais je m'apperçois que mon journal ressemble assez aux conversations que j'avois avec M. *Jefferson*; je passe d'un objet à l'autre, & je m'oublie en écrivant comme je m'oubliois en m'entretenant

avec lui. Il faut quitter l'ami de la nature, mais non pas la nature elle-même, qui m'attend dans toute sa splendeur au but de mon voyage ; je veux parler de ce fameux *pont de rocher* qui réunit deux montagnes, la chose la plus curieuse que j'aie vu de ma vie; parce que c'est celle dont il est plus difficile de rendre raison. M. *Jefferson* auroit bien voulu m'y conduire, quoique cette merveille soit à plus de 80 milles de chez lui, & qu'il la connût parfaitement ; mais sa femme n'attendoit que le moment d'accoucher, & il n'est pas moins bon mari que bon philosophe & bon citoyen. Il se contenta donc de me servir de guide pendant l'espace de 16 milles jusqu'au passage de la petite rivière de *Morbun* ; là nous nous separâmes, & j'ose me flater que ce fut avec un regret mutuel.

Je marchai encore 17 milles, toujours dans

dans les gorges de *Western mountains*, avant de trouver un endroit où je pusse faire reposer mes chevaux ; enfin je m'arrêtai dans une maison isolée chez un Irlandois appelé *Macdonald*, où je trouvai des œufs, du jambon, des poulets & du *whyskey*, & où je fis un très-bon dîner. Cet Irlandois étoit honnête & serviable, & sa femme, qui est d'une figure douce & très-agréable, n'avoit rien d'agreste dans son maintien & dans ses manières. C'est qu'au milieu des bois & des soins rustiques un Virginien ne ressemble jamais à un paysan d'Europe ; c'est toujours un homme libre qui a part au gouvernement, & qui commande à quelques Nègres, de façon qu'il réunit ces deux qualités distinctives de citoyen & de maître, en quoi il ressemble parfaitement à la plus grande partie des individus qui formoient dans les républiques anciennes ce qu'on appe-

loit le *peuple*, peuple très-différent du peuple actuel, & qu'on a mal-à-propos confondu avec celui-ci dans toutes ces déclamations frivoles, dont les auteurs demi-philosophes, comparant toujours les temps anciens avec les modernes, ont pris les peuples pour les hommes en général, & préconisé les oppresseurs de l'humanité en croyant défendre la cause de l'humanité. Que d'idées auroient besoin d'être rectifiées ! que de mots dont le sens est encore vague & indéterminé ! La dignité de l'homme a été cent fois alléguée, & cette maniere de l'exprimer a toujours eu beaucoup de faveur. Cependant la dignité de l'homme est une chose comparative ; si elle est prise dans un sens individuel, elle est d'autant plus grande qu'un homme considere des classes au dessous de lui. C'est le plébeien qui fait celle du noble, l'esclave qui fait celle de l'homme

libre, le noir celle du blanc; si elle est prise dans un sens général, elle peut encore inspirer aux hommes des sentimens de tyrannie & de cruauté dans leurs raports avec les animaux, & détruisant ainsi la bienfaisance générale, aller contre l'ordre & le vœu de la nature. Quel est le principe sur lequel la raison échapée aux sophistes & aux rhéteurs pourra enfin se reposer ? l'égalité du droit, l'intérêt général qui commande à tous, l'intérêt particulier lié à l'intérêt commun, l'ordre de la société aussi nécessaire que la symmétrie des ruches à miel, &c. Si tout cela ne prête pas beaucoup à l'éloquence, il faudra s'en consoler, & préférer la bonne morale à la belle morale.

---

tout différent, les enfans y sont à la vérité assez jolis jusqu'à l'âge de 7 ou 8 ans, mais il est rare que les filles conservent leur beauté au moment où elles approchent de la puberté. Il faut pour ainsi dire deviner alors ce qu'elles seront un jour, & souvent les pronostics sont trompeurs. Ce temps est une espece de chrysalide pendant laquelle les jolies deviennent laides & les laides jolies. C'est depuis 20 jusqu'à 25 ans que s'opere le dévelopement des traits, & que s'achève l'ouvrage de la nature; si toutefois il n'est pas dérangé par les maladies, & sur-tout par les suites morales & physiques du mariage. D'un autre côté la beauté de nos femmes une fois échapée à ce danger, se conserve bien plus long-temps qu'ailleurs. Il semble que leur ame se soit identifiée avec leurs traits, & qu'elle veille à leur conservation. Nul mouvement sans

grace, nulle grace sans expression, l'envie de plaire perfectione & perpétue les moyens de plaire, & la nature plutôt aidée que contrariée par l'art, n'est pas livrée à l'abandon de la vie domestique, ni prodiguée à une fécondité sans mesure. Ainsi les arbres utiles peuvent servir à la décoration des jardins, si l'abondance des fruits n'empêche pas la fleur de renaître. Il résulte de ces réflexions que les Françoises n'ont rien à envier aux étrangeres, qu'à la vérité leur beauté est moins hâtive & moins parfaite, mais qu'elle est plus piquante & plus durable; que si d'autres sont meilleures à peindre, elles sont meilleures à voir; enfin que si elles ne sont pas toujours celles qu'on admire le plus, elles sont certainement celles qu'on aimera le plus & le plus long-temps.

Arrivée à Petersburg. Description des différens établissemens qui y sont, & particulièrement de ceux de Mme. Bowlling. Histoire de la Princesse Pocahunta & du Cap. Smith. Caractere, richesses de M. Bull.

Je partis de *Powhatan* le 24. d'assez bonne heure, & après m'être arrêté deux fois, la premiere pour déjeûner dans une petite maison assez pauvre à 8 milles de *Powhatan*, & la 2me. à 24 milles plus loin dans un lieu appelé *Chesterfield court house*, où je vis les restes de casernes occupées autrefois par le Baron de Stubens, & brûlées depuis par les Anglois, j'arrivai à *Petersburg* à l'entrée de la nuit. Cette journée fut encore de 44 milles. La ville de *Petersburg* est située sur la rive droite de l'*Apamatock*. Il y a bien quelques maisons sur la rive gauche, mais cette espece de fauxbourg est un chef-lieu qui envoie des députés à l'assemblée &

qui s'appele *Pocahunta*. Je paſſai la riviere ſur un *ferry boat*, & je fus conduit dans une petite auberge à 30 pas delà, qui n'avoit pas grande apparence. Cependant quand j'y entrai je vis un appartement bien proprement meublé, une grande femme bien habillée & de très-bon air, qui donnoit tous les ordres néceſſaires pour notre réception, & une jeune Demoiſelle non moins grande & très-élégante, qui étoit occupée à travailler. Je m'informai de leurs noms, & je trouvai qu'ils n'étoient pas moins impoſans que leur extérieur. La maîtreſſe de la maiſon, déja veuve pour la ſeconde fois, s'appeloit Miſtriſs *Spencer*, & ſa fille, qui étoit du premier, Miſs *Saunders*. On me fit voir ma chambre à coucher, & la premiere choſe qui frapa mes regards, fut un grand & magnifique clavecin, ſur lequel il y avoit encore une guitare. Ces inſtru-

mens de musique apartenoient à Miss *Saunders*, qui savoit très-bien en faire usage; mais comme j'avois plus besoin d'un souper que d'un concert, ma premiere impression fut de trouver mes hôtesses de trop bonne compagnie, & de craindre d'avoir moins d'ordres à donner que de complimens à faire. Cependant il se trouva que Mad. *Spencer* étoit la meilleure femme du monde, gaie & même rieuse, disposition très-rare en Amérique, & que sa fille, toute élégante qu'elle paroissoit, étoit douce, honnête & de bonne conversation; mais pour voyageurs affamés tout cela ne pouvoit encore être considéré que sous un seul point de vue, c'est-à-dire comme un augure pour le souper. Ce souper ne se fit pas attendre; à peine avions-nous admiré la propreté & la beauté de la nape, que la table fut couverte de très-bons plats, & sur-tout de

poiſſons monſtrueux & excellens. Nous allâmes nous coucher déja très-bien avec nos hôteſſes, & le lendemain matin nous déjeûnâmes avec elles. J'étois prêt à ſortir pour me promener, lorſque je reçus la viſite d'un certain M. *Victor*, que j'avois vu à *Williamsburg*. C'eſt un Pruſſien qui a ſervi autrefois, & qui après avoir beaucoup voyagé en Europe, eſt venu s'établir dans ce pays-ci, où il a d'abord fait fortune par ſes talens, & a fini par devenir planteur comme les autres. Il eſt excellent muſicien & joue de toute ſorte d'inſtrumens, ce qui le fait rechercher dans tous les environs. Il me dit qu'il étoit venu paſſer quelques jours chez Mme. *Bowling*, une des plus riches propriétaires de la Virginie, & à qui la moitié de la ville de *Petersburg* apartient. Il ajouta qu'elle avoit appris mon arrivée, & qu'elle comptoit que je viendrois dîner

chez elle. J'acceptai la propofition, & je me mis fous la conduite de M. *Victor*, qui me mena d'abord voir les *Warehoufes*, ou magafins de tabac. Ces magafins, dont on a conftruit une grande quantité en Virginie, mais dont malheureufement une partie a été brûlée par les Anglois, font fous la direction de l'autorité publique. Il y a des Infpecteurs nommés pour vérifier la qualité du tabac que les planteurs y font porter, & s'ils la trouvent bonne, ils donnent un reçu de la quantité. Alors le tabac peut être confidéré comme vendu, car les récépiffés font monnoie dans le pays. Je fuppofe par exemple que j'aie dépofé à *Petersburg* vingt *boes heads*, ou boucaults de tabac, je puis m'en aller à 50 lieues delà, comme à *Alexandrie* ou à *Frédéricksburg*, & fi j'ai befoin d'acheter des chevaux, des draps, ou toute autre cho-

se, je les paye avec mes reçus, lesquels circuleront peut-être encore dans nombre de mains, avant de parvenir dans celles des négocians qui viennent enlever des tabacs pour les exporter. Il résulte delà que le tabac est non seulement valeur de banque, mais monnoie de commerce. On entend dire souvent : *J'ai payé ma montre 10 hogs heads, ou on m'en a offert 20, &c.* Il est vrai que le prix de cette denrée, qui est presque toujours le même en temps de paix, peut varier en temps de guerre. Mais alors celui qui le reçoit en paiement, faisant un marché libre, calcule ses risques & ses espérances. Enfin on doit regarder cet établissement comme très-utile, puisqu'il met les denrées en valeur & en circulation, dès qu'elles sont recueillies, & qu'il rend en quelque sorte le cultivateur indépendant du marchand.

Les magasins de *Petersburg* appartien-

nent à Mme. *Bowlling*. Ils ont été épargnés par les Anglois, soit parce que les Généraux *Phillips* & *Arnold*, qui ont logé chez elle, ont eu quelque égard pour sa propriété, soit parce qu'ils vouloient conserver le tabac qu'ils comptoient vendre à leur profit. *Phillips* mourut dans la maison de Mme. *Bowlling*, & alors le commandement se trouva dévolu à *Arnold*. J'ai oui dire à Lord *Cornwallis*, qu'à son arrivée il se trouva en grande dispute avec la marine, qui prétendoit que tout le butin devoit lui apartenir. Lord *Cornwallis* termina la querele en faisant brûler le tabac; mais Mme. *Bowlling* avoit eu le crédit & le temps de le faire transporter hors de ses magasins. Elle n'a pas été moins heureuse de sauver un superbe établissement qu'elle possede dans la même ville; c'est un moulin qui fait mouvoir un si grand nombre de meules, de blu-

toirs, de vans, &c. & d'une maniere si simple & si facile, qu'il lui raporte plus de vingt mille livres de reste. Je passai près d'une heure à en examiner toutes les parties, & à en admirer la charpente & la construction. Ce sont les eaux de l'*Apamatock* qui le font mouvoir, on les a détournées au moyen d'un canal creusé dans le roc.

Après avoir continué ma promenade dans la ville, où je vis nombre de boutiques, dont plusieurs assez bien fournies, je jugeai que le moment étoit venu de faire ma visite à Mme. *Bowlling*, & je priai M. *Victor* de me mener chez elle. Sa maison, ou plutôt ses maisons, car elle en a deux symmétriques & sur la même ligne, qu'elle se propose de joindre ensemble par un corps de logis, ces maisons, dis-je, sont situées au haut d'un talus assez considérable, qui s'éleve du terrain

où est bâtie la ville de *Petersburg*, & qui correspond si parfaitement au cours de la riviere, qu'il n'y a pas lieu de douter que ce ne fût autrefois la rive même de l'*Apamatock*. Ce talus & le plateau immense sur lequel la maison de Mme. *Bowlling* est bâtie, sont couverts d'herbes & forment un excellent pâturage, qui apartient encore à Mme. *Bowlling*; il étoit autrefois entouré de barrieres, & elle y nourissoit de très-beaux chevaux; mais les Anglois ont brûlé les barrieres, & emmené une grande partie des chevaux. A mon arrivée je fus d'abord reçu par Mlle. *Bowlling*, jeune fille de 15 ans, plus fraiche que jolie; sa mere, son frere & sa belle-sœur vinrent ensuite. La premiere ressemble peu à ses compatriotes, c'est une femme de plus de 50 ans, vive, active, intelligente, qui sait bien gouverner son immense fortune, & ce qui est

est plus rare encore qui sait en user. Pour son fils & sa belle-fille je les avois déja vus à Williamsburg. Le premier est un jeune homme qui paroit doux & honnête, mais sa femme âgée seulement de 17 ans est intéressante à connoître, non parce qu'elle a une figure & une taille extrêmement délicates & une tournure tout-à-fait européene, mais parce qu'avec cette figure délicate elle est descendante de la Princesse sauvage *Pocahunta*, fille du Roi *Powhatan*, dont j'ai déja parlé. Il faut croire que c'est plutôt du caractere de cette aimable Américaine que de ses formes extérieures que Madame *Bowlling* a hérité. Peut-être ceux qui n'ont pas lu l'histoire particuliere de la Virginie ignorent-ils que *Pocahunta* fut la protectrice des Anglois, & les déroba souvent à la cruauté de son pere : elle n'avoit que 12 ans lorsque le Capitaine *Smith*, le plus

brave, le plus intelligent & le plus humain des premiers colons, tomba entre les mains des ſauvages. Il étoit déja parvenu à entendre leur langage; pluſieurs fois il avoit apaiſé les quereles qui naiſſoient entr'eux & les Européens; pluſieurs fois auſſi il avoit été obligé de les combatre & de punir leur perfidie. Un jour, ſous prétexte de commerce, il fut attiré dans une embuſcade; il vit tomber les deux ſeuls compagnons qu'il avoit, mais il sût ſe débaraſſer à lui ſeul de la troupe dont il étoit environé. Malheureuſement pour lui il crut pouvoir ſe ſauver en traverſant un marais, & il y reſta embourbé, de maniere que les ſauvages, contre leſquels il ne lui reſtoit plus aucun moyen de défenſe, purent enfin le prendre, le lier & le conduire à *Powhatan*. Celui-ci fut ſi fier d'avoir en ſa puiſſance le Capitaine *Smith*, qu'il le fit promener en triomphe

chez tous les Princes ſes tributaires, ordonant qu'on le ſervît ſplendidement juſqu'à ce qu'il revînt ſubir le ſort qu'on lui préparoit. Le moment fatal étoit enfin arrivé, le Capitaine *Smith* étoit déja couché devant le foyer du Roi ſauvage, la tête placée ſur une large pierre pour recevoir le coup de la mort, lorſque *Pocahunta*, la plus jeune, la plus chérie des filles de *Powhatan*, ſe jeta les bras étendus ſur le corps du Capitaine *Smith*, & déclara que ſi la ſentence cruele étoit exécutée, elle recevroit les premiers coups dont on voudroit le fraper. Tous les ſauvages, y compris les deſpotes & les tyrans, ſont plus ſenſibles aux pleurs d'un enfant qu'à la voix de l'humanité. *Powhatan* ne put réſiſter aux larmes, aux prieres de ſa fille. Le Capitaine *Smith* obtint donc la vie, à condition qu'il payeroit ſa rançon. Mais comment pouvoit-

il se procurer la quantité de mousquets, de poudre & d'utenciles de fer qu'on lui demandoit? On ne vouloit pas le laisser retourner à *Jamestown*, on ne vouloit pas non plus que les Anglois sussent où il étoit, de crainte qu'ils ne le redemandassent les armes à la main. Le Capitaine *Smith*, qui n'avoit pas moins de tête que de courage, dit au Roi, que s'il vouloit seulement ordoner à un de ses sujets de porter une petite planche qu'il lui remettroit, il feroit trouver sous un arbre à jour & heure nommés tout ce qu'on exigeoit pour sa rançon. *Powhatan* y consentit sans ajouter foi à ces promesses, & croyant que c'étoit un artifice du Capitaine pour prolonger sa vie; mais celui-ci avoit gravé sur la planche quelques lignes qui suffisoient pour rendre compte de sa situation. Le messager revint; on envoya au lieu indiqué, & on fut bien surpris d'y

trouver tout ce qu'on avoit demandé. *Powhatan* ne pouvoit concevoir qu'il y eût un moyen de transmettre ainsi sa pensée, & le Capitaine *Smith* fut désormais regardé comme un grand magicien, à qui on ne pouvoit trop témoigner de respect. Il laissa les sauvages dans cette opinion, & se hâta de les quiter; mais deux ou trois ans après quelques différens étant encore survenus entr'eux & les Anglois, *Powhatan*, qui ne les croyoit plus sorciers, mais qui ne les en redoutoit pas moins, trama un affreux complot pour se débarasser d'eux. Il devoit les ataquer au sein de la paix & les égorger tous. La nuit même que ce complot devoit s'exécuter, *Pocahunta* profita de l'obscurité & d'un orage affreux, qui retenoit les sauvages dans leurs cabanes, elle s'échapa de la maison de son pere, avertit les Anglois de se tenir sur leurs gardes, mais les conjura d'é-

pargner ſa famille, de paroître ignorer ce qu'elle leur avoit appris, & de terminer toute querele par un nouvel accommodement. Il ſeroit trop long de raconter tous les ſervices que cet ange de paix rendit aux deux nations. Je dirai ſeulement que les Anglois, je ne ſais par quel motif, mais aſſurément contre toute bonne foi, & contre toute équité, s'aviſerent de l'enlever à ſon pere. Elle pleura beaucoup & long-temps, mais ce fut une conſolation pour elle de retrouver le Capitaine *Smith*, qui lui tint lieu de pere; on la traita avec beaucoup de reſpect, & on la maria à un colon appelé *Roſs*, qui bientôt après la mena en Angleterre. C'étoit ſous le regne de *Jaques I.* on prétend que ce Monarque, pédant & ridicule en tous points, étoit ſi infatué des prérogatives de la Royauté, qu'il trouva mauvais qu'un de ſes ſujets eût oſé épouſer la fille d'un Roi

ſauvage. Il ne ſera peut-être pas difficile de décider ſi dans cette occaſion c'étoit le Roi ſauvage qui étoit honoré de ſe trouver placé ſur une même ligne avec ce Prince européen, ou le Monarque Anglois qui par ſon orgueil & ſes préjugés ſe mettoit au niveau d'un chef de ſauvages. Quoi qu'il en ſoit, le Capitaine *Smith*, qui étoit retourné à Londres avant l'arrivée de *Pocahunta*, fut empreſſé de la revoir, mais n'oſa pas la traiter avec la même familiarité qu'à *Jameſtown*. Dès qu'elle l'avoit aperçu elle s'étoit jetée dans ſes bras, en l'appelant ſon pere; mais voyant qu'il ne répondoit pas aſſez à ſes careſſes, & qu'il ne l'appeloit pas ſa fille, elle détourna la tête, pleura amérement, & fut long-temps ſans qu'on pût obtenir d'elle une ſeule parole. Le Capitaine *Smith* lui demanda pluſieurs fois ce qui pouvoit l'affliger. *Quoi*, lui dit-elle enfin, *n'ai-*

je pas ſauvé tes jours en Amérique? Lorſque j'ai été arrachée du ſein de ma famille & conduite parmi tes freres, ne m'as-tu pas promis de me tenir lieu de pere, ne m'as-tu pas dit que ſi j'allois dans ton pays tu ſerois mon pere, & que je ſerois ta fille; tu m'as trompée, & je me trouve ici étrangere & orpheline. On conçoit aiſément qu'il ne fut pas difficile au Capitaine *Smith* de faire ſa paix avec cette charmante créature qu'il aimoit tendrement. Il la préſenta aux perſones les plus conſidérables des deux ſexes, mais il n'oſa la mener à la Cour, dont elle reçut pourtant des bienfaits: enfin après avoir paſſé pluſieurs années en Angleterre, où elle donna des preuves continueles de vertu, de piété & d'atachement à ſon mari, elle mourut comme elle étoit prête à s'embarquer pour retourner en Amérique. Elle n'avoit eu qu'un fils; ce fils s'eſt marié &

n'a laiſſé que des filles, celles-là que d'autres filles, & c'eſt ainſi, par une deſcendance feminine, que le ſang de l'aimable *Pocahunta* coule maintenant dans les veines de la jeune & aimable Mme. *Bowlling*.

On voit que je ne reviens à celle-ci qu'après un long détour, mais j'eſpere qu'on me pardonera cette digreſſion; du moins je n'écris que pour ceux à qui elle pourra plaire. Ma viſite à Mme. *Bowlling* & à ſa famille m'ayant ſuffi pour me faire juger que je paſſerois agréablement chez elle une partie de la journée, je ſortis pour continuer mes promenades, & je promis de revenir à deux heures. M. *Victor*, ſous les auſpices duquel j'étois encore, me conduiſit au camp que les ennemis avoient occupé. Il témoigna du regret que je ne puſſe pas voir de plus près la belle maiſon de campagne de M. *Bani-*

ſter, que j'apercevois delà ; le ſeul obſtacle étoit la diſtance d'une demi-lieue à peu près, & la chaleur du haut jour. Il ne nous arrêta pas, & en marchant doucement nous arrivâmes ſans fatigue à cette maiſon, qui eſt effectivement curieuſe à voir, parce qu'elle eſt décorée dans un goût beaucoup plus qu'Anglois où Américain, ayant trois portiques & trois principales entrées ſoutenues chacune par quatre colonnes. Elle étoit alors occupée par un habitant de la Caroline, appelé *Nelſon*. La guerre lui avoit fait abandoner ſa patrie, & la guerre l'eſt encore venu chercher à *Petersburg*. Il m'invita à entrer chez lui, & tandis que ſuivant l'uſage il me faiſoit boire un verre de vin, arriva un autre Carolinien, appelé M. *Bull*, qui venoit lui demander à dîner. Il étoit Brigadier général de milice, & il venoit de l'armée de *Grées*, où il avoit fait ſon

temps de ſervice. L'hiſtoire de M. *Bull*, qui ſera fort courte, donnera une idée de l'état des provinces méridionales avant & pendant la guerre. Poſſeſſeur d'un grand nombre de Negres & d'un mobilier conſidérable, ſur-tout en argenterie, il ne crut pas après la priſe de *Charleſtown* devoir expoſer ces richeſſes à la rapacité des Anglois. Il partit donc à la tête de 200 Negres, & ſuivi d'un grand nombre de chariots qui portoient ſes effets & des proviſions pour ſa petite armée, il traverſa ainſi la Caroline du Sud, celle du Nord, & une partie de la Virginie, établiſſant ſon camp tous les ſoirs dans l'endroit qui lui paroiſſoit le plus commode; il arriva ainſi à *Tukakoe*, ſur la riviere de *James*, chez M. *Randolph*, riche habitant de la Virginie & ſon ancien ami. Celui-ci lui donna un terrain près de ſa maiſon, ſur lequel il en fit auſſi-tôt conſtruire une par

ses Negres. Là il vivoit tranquillement au milieu de ses esclaves & de ses troupeaux, mais voilà qu'*Arnold* & *Phillips* envahissent la Virginie & approchent de son nouvel asyle; aussi-tôt M. *Bull* de partir avec ses trésors, ses troupeaux & ses Negres, pour se retirer dans le haut pays du côté de *Frédéricksburg*. Je lui demandai ce qu'il auroit fait, si nous n'étions pas arrivés tout à propos pour chasser les Anglois, qui se proposoient d'achever la conquête de la Virginie. Je me serois retiré dans le *Maryland*, me répondit-il: & s'ils y étoient venus? j'aurois gagné la Pensilvanie, & ainsi de suite jusqu'à la nouvele Angleterre. Ne croit-on pas voir ces anciens Patriarches émigrer avec leur famille & leurs troupeaux, sûrs de trouver partout une terre qui les recevra & qui les nourira? -- -- Le Général *Bull* se disposoit à retourner dans sa patrie pour y pas-

ser désormais des jours plus tranquilles, & moi, après lui avoir fait quelques questions sur les affaires du Sud, auxquelles il me répondit avec beaucoup de franchise & de bon sens, je me disposai à retourner chez Madame *Bowlling*, où mon attente ne fut pas trompée, car on nous servit un très-bon dîner, dont on nous fit les honeurs avec beaucoup de cordialité, & sans gêne & sans compliment. L'après-dînée Mlle. *Bowlling* se mit au clavecin, & chanta comme une bonne musiciene, mais non pas avec une voix agréable; l'héritiere de *Pocahunta* prit une guitare & chanta comme une persone qui n'est pas musiciene, mais avec une voix charmante: enfin je rentrai chez moi où j'eus un autre concert, Mlle. *Saunders* ayant bien voulu me chanter aussi quelques airs, & s'accompagner tantôt sur le clavecin, tantôt sur la guitare.

Il falloit quiter le lendemain cette bonne maison & cette bonne compagnie ; mais avant de m'éloigner de *Petersburg*, j'observai que cette ville est déja florissante, & le deviendra toujours de plus en plus, sa situation étant très-favorable au commerce ; 1o. parce qu'elle est placée précisement au dessous des *fall* rapides de l'*Apamatock*, & qu'à cet endroit même la riviere peut recevoir des bâtimens de cinquante à soixante toneaux ; 2o. parce que toutes les productions qui naissent au Sud de la Virginie n'ont pas d'autre débouché, & que même celles de la Caroline du Nord prennent peu à peu ce chemin-là, la navigation de *Roanock* & du détroit d'*Abermale* n'étant pas à beaucoup près aussi commode que celle de l'*Apamatock* & de la riviere de *James*. Malheureusement ces avantages sont compensés par l'insalubrité du climat. On assure

que dans les trois petits bourgs de *Poca-hunta*, de *Blandfort* & de *Petersburg*, qu'on peut considérer comme ne formant qu'une seule ville, on trouve à peine deux persones qui soient nées dans le lieu même. Cependant le commerce & la navigation y attirent toujours des étrangers; d'ailleurs le site est agréable, & peut-être parviendra-t-on à rendre ce climat plus sain en desséchant quelques marais aux environs.

Visite à M. Harisson Gouverneur de l'État de la Virginie, & ami intime de M. Francklin : confiance des Virginiens dans leurs chefs & les motifs de leur conduite.

Dès que j'eus fini mon dîner, j'allai rendre visite à M. *Harisson* qui est maintenant Gouverneur de l'État : je le trouvai établi dans une maison fort simple, mais assez spacieuse, qu'on venoit d'accommoder pour lui. Comme l'assemblée ne siégeoit pas alors, rien ne le distinguoit des autres citoyens : un de ses freres qui est Colonel d'artillerie, & un de ses fils qui lui sert de Secrétaire étoient avec lui. La conversation fut libre & agréable ; il désira même qu'elle fût prolongée, car m'étant levé au bout d'une demi-heure dans la crainte qu'il n'eût des affaires, il m'assura qu'il avoit fini toutes celles de la journée, & me pria de me rasseoir. Nous par-

parlâmes beaucoup du premier Congrès assemblé en Amérique, où il avoit siégé pendant deux ans, & qui, comme je l'ai dit plus haut, étoit composé de tout ce qu'il y avoit de plus distingué alors pour la vertu & pour la capacité. Ce sujet de conversation nous conduisit naturélement à celui dont les Américains s'entretiennent le plus volontiers, l'origine & le commencement de la révolution présente. Ce qu'elle eut de particulier en Virginie, c'est que le peuple de ce pays étoit certainement celui qui se trouvoit le mieux du gouvernement Anglois. Les Virginiens étoient plus cultivateurs que commerçans, & leur culture étoit plus riche qu'industrieuse. Ils possédoient presque exclusivement une denrée privilégiée, le tabac; les Anglois venoient la chercher dans le sein du pays, & ils apportoient en échange tous les objets d'utilité & mê

me de luxe. Ils témoignoient une affection, une prédilection particuliere pour la Virginie, & favorisoient ainsi la disposition particuliere du pays, où l'avarice & la paresse ont les mêmes droits, & se servent seules de limites l'une à l'autre. Sans doute il étoit difficile de persuader à ce peuple de prendre les armes, parce qu'à 900 lieues delà la ville de Boston ne vouloit pas payer des droits pour le thé & étoit en rupture ouverte avec l'Angleterre. Il falloit substituer l'activité à la paresse, & la prévoyance à l'insouciance. Il falloit réveiller cette idée à laquelle frémit tout homme élevé dans les principes de la constitution Angloise, celle de la soumission à une taxe à laquelle on n'a pas consenti. Le cas n'étoit pas encore arrivé. Les gens instruits prévoyoient seulement que c'étoit là le but & la conséquence des premieres démarches. Mais comment en con-

vaincre le peuple? Comment le décider par tout autre motif que la confiance qu'il avoit dans ses chefs? M. *Harisson* m'a raconté que lorsqu'il partit avec MM. *Jefferson* & *Lée* pour se rendre à New-York, où le premier Congrès fut assemblé, nombre d'habitans considérables, mais peu éclairés, les vinrent trouver & leur dirent: „Vous prétendez qu'on veut envahir nos droits & nos priviléges, nous „ne le voyons pas clairement, mais nous „le croyons puisque vous nous en assurez; nous allons nous engager dans un „pas dangereux, mais nous avons confiance en vous, & nous ferons tout ce que „vous jugerez convenable.„ M. *Harisson* ajouta, qu'il se trouva très-soulagé, lorsque peu de temps après le Lord North fit un discours, dans lequel il ne put s'empêcher de manifester le plan du gouvernement Britannique. Ce discours fut impris

mé dans le gazetes, & toute l'Amérique en retentit. Ayant eu depuis occasion de revenir en Virginie, il revit les mêmes personnes qui lui avoient parlé avant son départ; elles avouerent qu'il ne les avoit pas trompées, & désormais elles furent entiérement résolues à la guerre. Ces détails particuliers ne seront pas inutiles aux Européens, qui voudront se former une idée juste des grands événemens auxquels ils ont pris tant d'intérêt. En effet ils se tromperoient infiniment, s'ils croyoient que tous les treize États de l'Amérique ont été toujours animés du même esprit, & affectés des mêmes sentimens; ils se tromperoient encore davantage, s'ils pensoient que ces peuples se ressemblent par le gouvernement, les mœurs & les opinions. Il faut être dans le pays, il faut en savoir la langue, il faut de plus aimer à converser & à écouter, pour être en

état d'asseoir, même lentement, son opinion & son jugement. D'après cette réflexion, on ne doit pas être surpris que j'aie eu du plaisir à m'entretenir avec M. *Harisson*. D'ailleurs j'étois bien aise d'avoir lié connoissance avec un homme dont le caractere est estimable à tous égards, & dont on peut faire l'éloge en deux mots, en disant qu'il est ami intime de M. *Franklin*. Il voulut m'engager à dîner le lendemain chez lui & à passer un jour de plus à Richemond ; mais comme cette ville n'offroit rien qui pût intéresser ma curiosité, & que je voulois m'arrêter encore à West-over, avant de retourner à Williamsburg, où j'étois pressé d'arriver, je partis le 27. à 8 heures du matin, sous la conduite du Colonel *Harisson*, qui m'accompagna jusqu'à ce qu'il m'eût mis dans un chemin où il me fût impossible de m'égarer. Je fis 26. milles de suite

par une grande chaleur, mais par un chemin très-agréable, voyant à chaque instant de magnifiques habitations; car les bords de la riviere de James sont le jardin de la Virginie. Celle de Mme. *Bird*, où j'allois, les surpasse toutes par la magnificence des bâtimens, par la beauté de la situation & par l'agrément de la société qu'on y trouve.

Maniere de pêcher l'Esturgeon : description de l'oiseau mouche : considérations sur la Virginie, & sur l'Amérique en général.

La journée du 29. que je passai toute entiere à *West-over* ne fournit rien d'intéressant à ce journal, si ce n'est quelques connoissances que j'eus l'occasion d'acquérir sur deux sortes d'animaux d'une espece très-différente, les *esturgeons* & les

oiseaux mouches. Comme je me promenois au bord de la riviere, je vis deux Negres qui apportoient un immense esturgeon; je leur demandai comment ils l'avoient pris. Ils me dirent que dans la saison présente ils étoient si communs, qu'on les prenoit aisément à la senne, & qu'on en trouvoit quelquefois jusqu'à 15 où 20. dans le filet; mais qu'il y avoit une maniere bien plus simple de les prendre, qui étoit celle qu'ils venoient d'employer. Ces especes de monstres, qui sont très-lestes dans la soirée, au point qu'on les voit perpétuellement sauter très-haut au dessus de la surface de l'eau, ont coutume de dormir profondément pendant le haut du jour. Deux où trois Negres se promenent alors dans un petit bateau, munis d'une longue corde armée d'un croc aigu, qu'ils tiennent suspendue comme une sonde; lorsqu'ils sentent que

cette espece de ligne est arrêtée par un obstacle, ils la tirent à eux avec force, de maniere qu'elle s'accroche à l'esturgeon, qui est tiré hors de l'eau, ou qui après avoir fait de vains efforts, & avoir perdu tout son sang, vient enfin floter à la surface, où il est aisément pris.

Quant aux *oiseaux mouches*, je les voyois pour la premiere fois, & je ne pouvois pas me lasser de les observer: les murs de la maison & du jardin étoient garnis de chevre-feuilles; c'étoit une ample moisson pour ces charmans petits animaux. Je les voyois sans cesse voltiger sur les fleurs, où ils prennent leur nourriture, sans jamais se poser; car c'est en se soutenant sur leurs ailes qu'ils insinuent leur bec dans le calice de ces fleurs. Quelquefois ils se perchent sur une petite branche, mais c'est pour se reposer, & ce n'est jamais que pour un moment.

Alors seulement on peut admirer la beauté de leur plumage, sur-tout lorsqu'ils sont opposés au soleil, & qu'en remuant la tête il font voir l'émail brillant de leur collier rouge, qui a tout l'éclat du rubis ou du diamant. Il n'est point vrai qu'ils soient d'un naturel colere, & qu'ils mettent en pieces les fleurs dans lesquelles ils ne trouvent pas de miel; non-seulement je ne l'ai vu ni à *West-over*, ni depuis à *Williamsburg*, mais les gens du pays m'ont assuré qu'ils ne l'avoient jamais observé: ces oiseaux ne paroissent qu'avec les fleurs & disparoissent avec elles, sans qu'on sache ce qu'ils deviennent. Plusieurs persones croient qu'ils se cachent & restent engourdis pendant le reste de l'année. En effet il est difficile de concevoir, comment leurs ailes, qui sont si légeres & si tenues qu'on ne les aperçoit plus pour peu qu'ils les agitent, pour-

roient résister au vent & les transporter dans des climats éloignés. Ils ne sont pas farouches : j'en ai vu un qu'on avoit pris peu de jours auparavant, il n'étoit point effrayé des gens qui le regardoient, il voltigeoit dans la chambre comme dans un jardin, & venoit sucer les fleurs qu'on lui présentoit, mais il n'a pas vécu plus de huit jours. Ces oiseaux aiment tant le mouvement, qu'il est impossible qu'ils conservent la vie, sans conserver la liberté la plus absolue. Il est même très-difficile de les prendre, à moins qu'il ne leur arrive, comme à celui dont je viens de parler, d'entrer imprudemment dans une chambre, ou d'y être poussé par le vent. Un habitant du pays, qui se plaisoit à en embaumer pour les placer dans son cabinet, a trouvé un moyen très-ingénieux de les tuer sans les gâter, ce qui est fort difficile, car un grain de cendrée est un boulet

de canon pour un si petit animal. Il imagina de charger son fusil avec une vessie remplie d'eau. L'explosion de cette eau suffisoit pour renverser l'oiseau mouche, & lui faire perdre tout mouvement.

Assurément on ne m'accusera pas de suivre une marche oratoire, & de réserver les grands objets pour la fin de mon discours; car c'est ici que je finirai ce journal. Il seroit sans doute inutile de parler de mon retour à *Williamsburg*, à moins qu'on ne regardât comme une chose digne d'être remarquée, que le *Chikahominy*, qui n'est qu'une riviere secondaire, puisqu'elle se jette dans celle de *James*, est pourtant si large à 6 milles de son confluent, que j'ai été trois quarts d'heures à la passer. Mais si l'on veut bien me prêter encore quelque attention, je terminerai ce long récit de mon court voyage par quelques considérations sur un

pays que j'ai assez parcouru & assez habité pour le bien connoître.

Les Virginiens different essentiélement des peuples qui habitent au nord & à l'est de la baye, non-seulement par la nature de leur climat, par celle de leur sol, & par la culture qui lui est propre, mais encore par ce caractere indélébile que toute nation acquiert au moment de son origine, & qui se perpétuant de race en race, justifie ce grand principe, que, *tout ce qui est, participe de ce qui a été*. La découverte de la Virginie datte de la fin du 16me. siecle, & l'établissement de la colonie eut lieu au commencement du 17me. Ces événemens se passerent sous le regne d'Elisabeth & de Jacques premier. Alors l'esprit républicain & démocratique n'étoit pas encore commun en Angleterre; celui du commerce & de la navigation naissoit à peine, & les longues guer-

res avec la France & l'Espagne avoient perpétué sous une autre forme le même esprit militaire, que Guillaume le conquérant, Richard cœur de Lion, Edouard III, & le Prince noir, lui avoient donné. On ne voyoit plus des Chevaliers comme du temps des croisades, mais à leur place nombre d'aventuriers, qui servoient indifféremment leur patrie & les puissances étrangeres, des Gentilshommes qui dédaignoient l'agriculture & le commerce, & qui n'avoient d'autre profession que celle des armes; car alors l'esprit militaire maintenoit les préjugés, favorable à la noblesse, dont il a été long-temps inséparable; & d'ailleurs la noblesse de pairie étant moins commune en Angleterre, celle d'extraction avoit conservé plus d'éclat & plus de consistance. Les premiers colons de la Virginie furent composés en grande partie de ces militaires & de ces

Gentilshommes, dont quelques-uns cherchoient la fortune, & quelques autres les aventures. En effet si l'établissement d'une colonie exige toute l'industrie du commerçant & du cultivateur, la découverte, la conquête des terres nouveles tient plus particuliérement aux idées guerrieres & romanesques. Aussi la premiere compagnie qui obtint la propriété exclusive de la Virginie, fut-elle composée en grande partie des hommes les plus distingués par le rang ou la naissance, & quoique tous ces illustres actionaires ne soient pas devenus colons; plusieurs d'entr'eux n'ont pas craint de passer les mers; & l'on compte un lord *Delaware* parmi les premiers Gouverneurs de la Virginie. Il étoit donc naturel que les nouveaux colons, remplis des principes militaires & des préjugés de la noblesse, les portassent au milieu même des sauvages, dont ils

venoient usurper les terres ; & sans doute de toutes les idées européenes, ce sont celles que ces peuples grossiers conçurent le plus aisément. Je sais qu'il ne reste plus qu'un petit nombre de ces ancienes familles, mais elles ont conservé une grande considération ; & la premiere impulsion une fois donnée, il n'est plus au pouvoir d'aucun législateur, du temps même, d'en détruire l'effet. Le gouvernement peut bien devenir démocratique, comme il l'est au moment présent, mais l'esprit national, l'esprit même du gouvernement, sera toujours aristocratique. On n'en pourra pas douter, si l'on considére qu'une autre cause agit encore en concurrence avec la premiere ; je veux parler de l'esclavage, non que ce soit une marque de distinction & un privilege particulier d'avoir des Negres, mais parce que l'empire qu'on exerce sur eux, en-

tretient la vanité & la paresse, deux sortes de vices qui s'accordent merveilleusement avec les préjugés déja établis. On demandera sans doute comment ces préjugés ont pu s'arranger avec la révolution actuele, dont les principes sont si différens. Je répondrai qu'ils y ont peut-être concouru, que peut-être tandis que la nouvele Angleterre se révoltoit par raison & par calcul, la Virginie se révoltoit par orgueil. Je dirai encore ce que j'ai donné à entendre plus haut, c'est que dans le principe l'indolence même de ce peuple a pu lui être utile, parce qu'il a été obligé de s'en raporter à un petit nombre de citoyens vertueux & éclairés, qui l'ont mené plus loin qu'il n'auroit été, s'il avoit marché sans guide & consulté ses propres dispositions. Car il faut avouer qu'au commencement des troubles la Virginie se montra de très-bonne grace,

qu'elle fut la premiere à offrir des secours aux Bostoniens, & la premiere aussi à mettre sur pied un corps de troupes considérable : mais on peut observer aussi que dès que la nouvele législation fut établie, & qu'au lieu de chef on eut un gouvernement, alors les citoyens ayant part à ce gouvernement, l'esprit national prévalut & tout alla de mal en pis. Ainsi les Etats comme les individus naissent avec une complexion particuliere, dont le régime & les habitudes peuvent prévenir les mauvais effets, mais qu'on ne peut jamais entiérement changer; ainsi les législateurs, comme les médecins, ne doivent jamais se flater de donner à leur gré un tempérament particulier au corps politique, mais s'atacher à connoître celui qu'ils ont déja, & à combatre les inconvéniens, comme à multiplier les avantages qui peuvent en résulter. Un coup

d'œil général ſur les différens États de l'Amérique ſervira à juſtifier cette opinion. Les peuples de la *nouvele Angleterre* ne vinrent s'établir dans le nouveau monde que pour ſe dérober au pouvoir arbitraire de leurs Monarques, qui à la fois ſouverains de l'Etat & chefs de l'égliſe, exerçoient alors la double tyrannie du deſpotiſme & de l'intolérance. Ce n'étoient pas des aventuriers, c'étoenit des hommes qui vouloient vivre en paix, & qui travailloient pour vivre; leur doctrine enſeignoit l'égalité & recommandoit le travail & l'induſtrie. Comme la terre peu fertile par elle-même ne fourniſſoit que de médiocres reſſources, ils ſe livroient à la pêche & à la navigation, & au moment préſent ils ſont encore amis de l'induſtrie & de l'égalité; ils ſont pêcheurs & navigateurs. L'état de *New-York* & les *Jerſeys* furent peuplés par des Hollan-

dois nécessiteux, à qui la terre manquoit dans leur partie, & qui s'occuperent bien plus de l'économie domestique que du gouvernement public. Ces peuples ont conservé le même esprit; leurs intérêts, leurs efforts sont pour ainsi dire individuels, leurs vues sont concentrées dans leurs familles, & ce n'est que par pure nécessité que ces familles forment un Etat: aussi lorsque le Général *Burgoyne* a marché sur *Albany*, ce sont les nouveaux Anglois qui ont le plus contribué à arrêter ses progrès, & si les habitans de l'Etat de *New-York* & de celui des *Jerseys* ont souvent pris les armes & montré du courage, c'est que les premiers étoient animés par une haine invétérée contre les sauvages, dont les Anglois se faisoient toujours précéder, & que les autres avoient à se venger des excès dont les troupes ennemies s'étoient rendues coupables lorf-

qu'elles avoient envahi leur pays. Si vous allez plus au Sud, & que vous paſſiez la *Delaware*, vous trouverez que le gouvernement de la *Penſilvanie* dans ſon origine étoit fondé ſur deux principes très-oppoſés. C'étoit un gouvernement de propriété, un gouvernement féodal en lui-même, ou ſi l'on veut patriarchal, mais dont l'eſprit étoit la grande tolérance & la liberté. La famille de *Penn* eut d'abord la vaine idée d'établir une eſpece d'Utopie, de gouvernement parfait, & enſuite celle de tirer le plus grand parti de ſon immenſe propriété, en attirant des étrangers de tous côtés. Il en eſt réſulté que le peuple de la Penſilvanie n'a aucune identité, qu'il eſt mêlé & confus, plus ataché à la liberté individuele qu'à la liberté publique, plus enclin à l'anarchie qu'à la démocratie. Le *Maryland*, ſoumis d'abord au gouvernement propriétaire,

ensuite racheté par la courone, a été long-temps dans la dépendance la plus absolue. Voici la premiere fois qu'il mérite d'être regardé comme un Etat, mais cet Etat paroit se former sous de bons auspices; il peut être beaucoup après la révolution actuele, parce qu'il n'étoit rien auparavant. Restent les deux *Carolines* & la *Géorgie;* mais ces trois Etats ne me sont pas assez connus pour les soumettre à des observations, qui peuvent n'être pas aussi justes qu'elles me le paroissent, mais qui sont du moins délicates, & exigent plus qu'un examen superficiel. Je sais seulement que la Caroline du Nord, peuplée en grande partie d'Ecossois, que la pauvreté plutôt que l'industrie y a conduits, est livrée au brigandage & aux dissensions intérieures; que celle du Sud ayant un commerce tout entier d'exportations, doit

fon existence à ses ports de mer, & surtout à la ville de *Charlestown*, qui s'est augmentée rapidement, & qui est devenue une ville de commerce, où les étrangers ont abondé comme à Marseille & à Amsterdam ; qu'en conséquence les mœurs y sont douces & faciles, qu'on y aime le plaisir, les arts & la société, & qu'en général ce pays est plus Européen que le reste de l'Amérique.

Considérations sur l'Amérique en général.

Maintenant si cette esquisse a quelque exactitude, je demande qu'on veuille bien comparer l'esprit des Etats de l'Amérique avec leur gouvernement actuel. Je demande qu'on le compare dans le moment présent, dans 20 ans, dans 50 ans

d'ici ; je suis persuadé qu'encore que ces gouvernemens se ressemblent tous, puisqu'ils sont tous démocratiques, on retrouvera toujours les traces de l'esprit antérieur de celui qui a présidé à la formation des peuples & à l'établissement des nations.

La Virginie conservera ce caractere distinctif plus long-temps que les autres Etats, soit que les préjugés soient d'autant plus durables, qu'ils sont plus absurdes & plus frivoles, soit que ceux qui ne blessent qu'une partie du genre humain soient plus remarqués que ceux qui en affectent la totalité. Dans la révolution présente, les ancienes familles ont vu avec peine des hommes nouveaux occuper des places distinguées dans l'armée & dans la magistrature ; les Torys en ont même tiré avantage pour refroidir les moins zélés d'entre les Whiggs ; mais

le parti populaire n'a pas cédé, & l'on regrette ſeulement qu'il n'ait pas la même activité pour combatre les Anglois que pour diſputer des préſéances. Il eſt à craindre cependant qu'à la paix, les circonſtances lui devenant moins favorables, il ne ſoit obligé de céder tout-à-fait, ou du moins de ſe maintenir par les factions, ce qui troubleroit néceſſairement l'ordre de la ſociété; mais ſi la raiſon doit rougir de voir de pareils préjugés ſi fortement établis chez des peuples nouveaux, l'humanité a plus à ſouffrir de l'état de pauvreté dans lequel vivent un grand nombre de blancs en Virginie. C'eſt là que depuis que j'ai paſſé les mers j'ai vu pour la premiere fois des pauvres: en effet, parmi ces riches plantations où le Negre ſeul eſt malheureux, on trouve ſouvent de miſérables cabanes habitées par des blancs, dont la figure have &

l'habillement déguenillé annoncent la pauvreté. D'abord j'avois peine à m'expliquer comment dans un pays, où il y a encore tant de terre à défricher, des hommes qui ne se refusent pas au travail pouvoient rester dans la misere; mais j'ai su que toutes ces terres inutiles, ces bois immenses dont la Virginie est encore couverte, reconnoissent des propriétaires. Rien de plus commun que d'en voir qui possedent cinq ou six mille acres de terre, mais qui n'en exploitent que la quantité que leurs Negres peuvent cultiver. Cependant ils ne voudroient pas en donner, ni même en vendre la plus petite partie, parce qu'ils sont atachés à leur possession, & qu'ils esperent toujours augmenter par la suite le nombre de leurs Negres. Ces blancs sans fortune, & souvent aussi sans industrie, sont donc restraints de tous côtés, & réduits au petit

nombre d'acres de terre qu'ils ont pu acquérir ; or la terre n'étant pas généralement bonne en Amérique, & sur-tout en Virginie, il en faut beaucoup pour défricher avec succès, parce que ce sont les bestiaux qui aident & qui font vivre les cultivateurs. On voit beaucoup de défrichemens dans l'est, mais les portions de terre qu'on y achete aisément & à très-vil prix, sont toujours de 200 acres au moins. D'ailleurs dans le Sud le climat est moins sain, & les nouveaux colons, sans participer à la richesse de la Virginie, participent aux inconvéniens du climat, & même à la paresse qu'il inspire.

Au dessous de cette classe d'habitans il faut placer les Negres, qui seroient encore plus à plaindre qu'eux, si leur insensibilité naturele n'atténuoit pas en quelque façon les peines atachées à l'esclavage. En les voyant mal logés, mal vêtus, & souvent accablés de travail, je croyois

que leur traitement étoit aussi rigoureux ici que par-tout ailleurs; cependant on m'a assuré qu'il étoit infiniment doux en comparaison de celui qu'ils éprouvent dans les Colonies à sucre. En effet, on n'entend pas habituélement comme à St. Domingue & à la Jamaïque le bruit des fouets & les cris des malheureux dont on déchire le corps par lambeaux. C'est qu'en général le peuple de Virginie est plus doux que celui des Colonies à sucre, qui est tout composé de gens avides & pressés de faire fortune, pour s'en retourner ensuite en Europe; c'est que le produit de la culture n'étant pas d'une si grande valeur, le travail n'est pas exigé avec tant de sévérité; & pour tout dire à charge & à décharge, c'est que les Negres de leur côté y sont moins fourbes & moins voleurs que dans les îles, parce que la propagation de l'espece noire étant ici très-rapide & très-considérable,

la plûpart des Negres sont nés dans le pays, & on remarque que ceux-là sont communément moins dépravés que ceux qu'on a importé d'Afrique. Il faut aussi rendre cette justice aux Virginiens, c'est que plusieurs d'entr'eux traitent leurs Negres avec beaucoup d'humanité. Il faut leur en rendre encore une autre, qui leur est plus honorable, c'est qu'en général ils paroissent affligés d'avoir des Negres, & qu'ils parlent sans cesse d'abolir l'esclavage, & de chercher un autre moyen de faire valoir leurs terres. Il est vrai que cette opinion, presqu'universélement établie, est inspirée par différens motifs. Les philosophes & les jeunes gens, qui sont la plupart élevés dans les principes de la bonne philosophie, n'envisagent que la justice & les droits de l'humanité. Les peres de familles, & ceux qui sont occupés principalement de leurs intérêts, se

plaignent que leurs Negres leur coutent très-cher à entretenir, que le travail qu'on en exige n'eſt ni auſſi fructueux, ni à auſſi bon marché que celui des journaliers ou des domeſtiques blancs, enfin que les épidémies, qui ſont très-communes, rendent leur propriété très-précaire & leur revenu très-incertain. Quoi qu'il en ſoit, il eſt heureux que différens motifs concourent à dégoûter les hommes de cette tyrannie, qu'ils exercent, du moins ſur leur propre eſpece, ſi on ne peut pas dire dans la rigueur du terme, ſur leur ſemblable; car plus on obſerve les Negres, plus on ſe perſuade que la différence qui les diſtingue de nous ne conſiſte pas ſeulement dans la couleur. Au reſte on ne peut pas ſe diſſimuler que c'eſt un point extrêmement délicat que l'abolition de l'eſclavage en Amérique. Les Negres de la Virginie ſont au nombre de 200,000; ils égalent

au moins s'ils n'excedent pas la proportion des blancs. Néceſſairement amis d'intérêt par la conformité de leur ſituation, & ralliés par la marque diſtinctive que leur imprime leur couleur, ils feroient ſans doute un peuple à part, & un peuple dont on ne pouroit attendre ni ſecours, ni vertu, ni travail. On n'a pas fait aſſez d'attention à la différence qui exiſte entre l'eſclavage, tel que nous l'avons conſervé dans nos Colonies, & l'eſclavage tel qu'il étoit généralement établi parmi les anciens. Un eſclave blanc n'avoit d'autres motifs d'humiliation que ſa condition actuele; s'il étoit affranchi, il ſe mêloit auſſi-tôt avec les hommes libres & devenoit leur égal; de là cette émulation parmi les eſclaves, ſoit pour obtenir leur liberté comme une faveur, ſoit pour l'acheter du profit de leur travail. Il en réſulteroit deux avantages, la poſſibilité de les afranchir ſans danger,

& cette ambition presque généralement établie parmi eux, qui tournoit au profit des mœurs & de l'industrie: mais dans le cas présent, ce n'est pas seulement l'esclave qui est au dessous du maître, c'est le Negre qui est au dessous du blanc. L'affranchissement ne peut faire cesser cette malheureuse distinction; aussi ne voit-on pas que les Negres soient très-empressés d'obtenir leur liberté, ni très-flatés de l'avoir obtenue. Les Negres libres vivent avec les Negres esclaves, & ne vivent jamais avec les blancs, de sorte que l'intérêt seul leur fait désirer de sortir d'esclavage, lorsqu'ils ont une industrie particuliere & qu'ils veulent s'en assurer le produit. Il paroit donc qu'on ne peut abolir l'esclavage qu'en se débarassant des Negres, & cette mesure ne peut être prise que graduélement. Le meilleur moyen seroit d'exporter un grand nombre de mâles, & de favoriser les ma-

riages des blancs avec les Négresses; pour cela il faudroit abroger la loi qui veut que l'esclavage se transmette par les meres, ou du moins ordoner que toute esclave deviendroit libre en épousant un homme libre. Peut-être par respect pour la propriété conviendroit-il d'exiger de celui-ci une compensation, que la loi fixeroit, soit en travail, soit en argent, pour indemniser le propriétaire de l'esclave; mais toujours est-il certain que cette loi aidée d'un commerce moins licite, mais déja très-établi entre les blancs & les Négresses, donneroit naissance à une race de Mulâtres qui en produiroit une autre de Quarterons, & ainsi de suite, jusqu'à ce que la couleur fût totalement changée.

En voilà assez sur cet objet, qui n'a pas échapé à la politique & à la philosophie de nos jours. Je dois seulement m'excuser de l'avoir traité sans déclamation;

mais

mais j'ai toujours pensé que l'éloquence ne peut influer que sur les résolutions du moment, & que tout ce qui ne se fait qu'avec le temps, ne peut être fait que par la raison. Au reste il est aisé d'ajouter dix ou douze pages à ce petit nombre de réflexions, qu'on peut considérer comme une symphonie composée seulement des parties principales, *con torni ad libitum.*

Nous avons vu quels étoient en Virginie les inconvéniens de l'esclavage & de la trop grande étendue des possessions; examinons à présent le petit nombre d'avantages qui en résultent. Les Virginiens passent avec raison pour vivre noblement chez eux & pour être très-hospitaliers; ils reçoivent volontiers les étrangers & les reçoivent bien. C'est que d'un côté n'ayant point de ville où ils puissent se rassembler, ils ne connoissent guere la société que par les visites qu'ils font & qu'ils reçoivent,

& de l'autre que leurs terres & leurs esclaves leur fournissant les denrées & les main-d'œuvres dont ils ont besoin, cette hospitalité si renomée ne leur est aucunement à charge. Leurs maisons sont spacieuses & bien ornées, mais les logemens n'y sont pas commodes ; on ne craint pas de mettre trois ou quatre persones dans une même chambre, & celles-ci ne craignent pas non plus de se trouver ainsi entassées, parce que ne connoissant pas le besoin de lire & d'écrire, il ne leur faut dans toute la maison qu'un lit, une salle à manger, & une salle de compagnie. La principale magnificence des Virginiens consiste en meubles, en linge & en vaisselle d'argent ; de sorte qu'elle ressemble à celle de nos peres, qui n'avoient dans leur château ni cabinet, ni garderobe, mais seulement une cave bien garnie, & un beau buffet. Si quelques fortunes se

diffipent, c'eft par le jeu, la chaffe & les courfes de chevaux; mais ces dernieres ont quelque utilité, en ce qu'elles encouragent l'éducation des chevaux, dont la race eft réellement très-belle en Virginie. On voit que les femmes ont peu de part aux amufemens des hommes; la beauté ne fert guere ici qu'à trouver des maris; car les gens les plus riches ne donnant qu'une dot très-modique à leurs filles, c'eft ordinairement la figure qui décide de leur fortune. Il en réfulte qu'elles font fouvent coquetes & bégueules avant le mariage, & triftes & ennuyeufes après. La commodité d'être fervi par des efclaves augmente encore leur indolence naturele: elles en ont toujours un grand nombre autour d'elles pour les fervir & fervir leur enfans, auxquels elles fe contentent de donner à teter. Elles s'en occupent ainfi que leur maris, tant qu'ils

ſont petits, & les négligent quand ils ſont grands. En général on peut dire des Américains comme des Anglois, qu'ils aiment beaucoup leurs *jeunes* & ſe ſoucient fort peu de leurs *enfans*. Peut-être ſeroit-il délicat d'examiner ſi ce ſentiment n'eſt pas dans la nature, & ſi celui qui le combat chez nous, n'eſt pas l'amour propre ou l'ambition; mais on pourra toujours aſſurer avec confiance, que le ſoin que nous prenons des nôtres eſt un moyen de nous atacher à eux, & de nous les atacher, dont on ne peut conteſter la nobleſſe & l'utilité.

FIN.

